

LA MÉMOIRE DU COMMUNISME ENTRE OUBLI ET NATIONALISME

Dans les deux chapitres précédents, nous avons observé que l'Europe de l'Est au lendemain de la chute du mur de Berlin apparaît aux voyageurs comme un espace à deux visages : d'une part l'image d'un monde déterritorialisé et sans repère, et d'autre part celle d'un monde lancé vers une occidentalisation inéluctable. Nous avons aussi constaté que la présence du communisme est encore bien réelle : à la fois physiquement, avec ses bâtiments, ses usines et ses monuments, et psychologiquement, sous l'allure d'une nostalgie d'un système économique écroulé. Toutefois, les auteurs occidentaux sont également intrigués par la résurgence des nationalismes et une pensée tournée vers le passé. C'est donc la présence de la mémoire en Europe orientale que nous analyserons ici.

I L'improbable musée de Budapest

Au lendemain de la chute du mur de Berlin, partout en Europe de l'Est, les vestiges du communisme abondent : statues, mausolées, et autres monuments à la gloire du Parti apparaissent dans les pages des voyageurs. Certes, dans la plupart des cas, une forme d'iconoclasme s'est abattue sur les objets rappelant l'époque communiste. À ce propos, dans son article « Ostalgie sans regret », l'anthropologue Marina Chauliac remarque qu'en 1990 les Allemands de l'Est jettent trois fois plus de déchets par personne que les citoyens ouest-allemands. Il s'agit, selon la chercheuse, de leur mémoire ou plus exactement de tout ce qui pouvait leur rappeler le passé communiste⁶³⁶. Il est pensable que la plupart de ces monuments aient alors terminé leur mission civilisatrice dans quelques fonderies locales ou, à l'image de la scène finale du film de Theo Angelopoulos, *Le Regard d'Ulysse*, qu'ils aient disparu dans le brouillard hivernal à bord d'une barge pour un long voyage, peut-être à la recherche de nouvelles missions, de nouveaux adeptes⁶³⁷. Le sort réservé au mausolée de Gueorgui

nuova Europa di questa inquadatura », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 33.

⁶³⁶ Chauliac Marina, « Ostalgie sans regret », *op. cit.*, p. 25.

⁶³⁷ Nous nous référons ici à la séquence où la statue de Lénine, couchée sur une barge, descend le Danube comme à la dérive. Theo Angelopoulos, *Le Regard d'Ulysse* [1994] [DVD], [s.l.], Paradis film, 1995.

Dimitrov est un exemple très parlant de cette ferveur destructrice. Influent homme politique bulgare, Dimitrov connut un succès international lors du procès pour l'incendie en 1933 du Reichstag de Berlin⁶³⁸ et il devint, en 1946, dirigeant du gouvernement bulgare puis en 1948 chef du Parti communiste. À sa mort, survenue en 1949 dans un sanatorium près de Moscou dans des circonstances encore suspectes, un mausolée à sa mémoire fut érigé dans le centre de Sofia. On peut facilement imaginer que ce monument, haut-lieu du Parti communiste bulgare, à partir de 1989, soit devenu un objet pour le moins déroutant. Dans le journal *Kultura*, observe Mila Santova dans l'article « La Destruction rocambolesque du mausolée Dimitrov à Sofia : une résistance au passé⁶³⁹ », s'ouvre un débat sur le sort à réserver à ce monument, entre ceux qui penchent pour sa destruction et ceux qui, sans en nier « la charge symbolique très négative », le considèrent comme « un témoignage important d'une certaine période de l'histoire du pays, dont il faut tenir compte pour décider de son sort⁶⁴⁰ ». Néanmoins, pour la majorité des Bulgares, sa présence est strictement associée à la dictature socialiste et en particulier à ses contraintes. « L'équation est simple : Dimitrov = communisme = mauvaise vie. En éliminant le premier composant de l'équation, les autres doivent disparaître aussi⁶⁴¹ » observe Mila Santova. Qui plus est, « le mausolée est utilisé pour cristalliser les obstacles que rencontrerait la Bulgarie sur son chemin vers l'intégration européenne⁶⁴² ». On assiste alors à sa démythification linguistique, par un glissement sémantique concernant le défunt qui est désormais défini non plus comme « corps embaumé », mais comme « momie », ce qui permet notamment, toujours selon Santova, « de justifier son rejet en évoquant l'imposition d'une pratique funéraire non traditionnelle et exogène (la momification)⁶⁴³ ». Très vite, ce lieu de mémoire sera réduit à un véritable lieu de soulagement, voire une pissotière selon les journaux de l'époque⁶⁴⁴.

⁶³⁸ Il fut arrêté est accusé de l'incendie du Reichstag alors qu'il voyageait clandestinement en Allemagne. Le procès et son auto-défense lui valurent une renommée internationale, comme le souligne entre autres Hannah Arendt dans *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* [1966], Paris, Gallimard, 1991, p. 338.

⁶³⁹ Santova Mila, « La Destruction rocambolesque du mausolée Dimitrov à Sofia : une résistance au passé », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds), *Europe mon amour, op. cit.*, p. 55.

⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 58.

⁶⁴² *Ibid.*, p. 55.

⁶⁴³ *Ibid.*

⁶⁴⁴ Néanmoins, bien que le corps de Dimitrov ait été enlevé et incinéré en 1990 et qu'un parking occupe désormais l'emplacement du mausolée, pour certains nostalgiques il reste encore aujourd'hui un lieu de mémoire, comme les fleurs déposées à son emplacement originel le laissent deviner.

Parfois, le sort de ces monuments a été plus clément. C'est par exemple le cas des statues conservées dans le Memento Park de Budapest que Belpoliti visite lors de son voyage. En effet, dans les pages qu'il dédie à ce lieu de mémoire, Belpoliti écrit qu'au lendemain des événements de 1989 l'universitaire et ancien ambassadeur hongrois en poste à Rome (1991-1995), László Szörényi, eut l'idée de lancer un concours pour la réalisation d'un musée à ciel ouvert ayant pour but de rassembler les statues hongroises à l'effigie de Lénine. Le musée, réalisé par l'architecte Eleöd Ákos en 1993 et qui, par rapport à l'idée originale, réunit toutes les sculptures de l'époque communiste de Budapest, laisse le voyageur italien pour le moins déconcerté. En effet, lors de sa visite en 2005, Marco Belpoliti a l'impression de parcourir non pas un musée, mais plutôt un parc des souvenirs. La surprise et l'incrédulité suscitées sont encore plus remarquables si nous comparons ce musée au musée du nazisme de Nuremberg que le même auteur visite quelques jours plus tard. Un premier élément d'étonnement naît de l'emplacement du musée. En effet, si à Nuremberg il se trouve à l'intérieur des bâtiments que Hitler fit bâtir en 1933 pour les congrès et les grands rassemblements du Parti, à Budapest, le parc-musée se trouve à la périphérie de la capitale hongroise, dans une « zone riche de villas et de terrains en friche⁶⁴⁵ ». Selon Belpoliti, « l'architecte a confié les vieux moulagés à une sorte de limbes qui surgissent loin des yeux des Hongrois, un interstice situé parmi des poteaux électriques, des panneaux publicitaires et de curieuses villas néo-bourgeoises⁶⁴⁶ ». Mais plus intéressant encore, à Nuremberg, Belpoliti ne manque pas de souligner la fonction critique du musée et sa rupture avec le passé, alors que dans la périphérie de Budapest, une fois la porte d'entrée franchie, le visiteur est confronté à ce que l'auteur définit, sans euphémisme, comme une « décharge urbaine ordonnée⁶⁴⁷ » où sont recueillis « presque cinquante ans de prosopopée, hymne du prolétariat, culte de la personnalité, célébrations, anniversaires et libérations⁶⁴⁸ ». Le voyageur compare ici deux attitudes radicalement opposées envers le passé : à Nuremberg, donc en Occident, la volonté de créer « un parcours de la mémoire très précis, didactique mais très bien renseigné⁶⁴⁹ » dont les visiteurs, jeunes et moins jeunes, ressortent « silencieux et perplexes⁶⁵⁰ » à partir d'un réinvestissement

⁶⁴⁵ Orig. : « *zona ricca di villette et di campi incolti* », *ibid.*, p. 170.

⁶⁴⁶ Orig. : « *l'architetto ha affidato le vecchie fusioni a una sorta di limbo che sorge lontano dagli occhi degli ungheresi, un interstizio situato in mezzo a tralicci, cartelloni pubblicitari e curiose villette neoborghesi* », *ibid.*, 171-172.

⁶⁴⁷ Orig. : « *ordinata discarica urbana* », *ibid.*, p. 171.

⁶⁴⁸ Orig. : « *quasi cinquant'anni di prosopopea, inni del proletariato, culto della personalità, celebrazioni, anniversari e liberazioni* », *ibid.*

⁶⁴⁹ Orig. : « *un percorso della memoria molto preciso, didattico ma informatissimo* », *ibid.*, p. 182.

⁶⁵⁰ Orig. : « *silenziosi e perplessi* », *ibid.*, p. 183.

symbolique du lieu original⁶⁵¹ ; à Budapest, en revanche, un musée de l'oubli placé dans une sorte de *no man's land* de la capitale et où « les statues monumentales et les petits bustes ont été rendus presque inoffensifs par une disposition ordonnée⁶⁵² » avec comme résultat de « neutraliser les monuments, émoussant ainsi la mémoire et le sens critique [...] où la critique du communisme se dilue dans une tristesse sans désirs⁶⁵³ ». Toutefois, après un premier moment de déception, Belpoliti note que l'absence de sens critique qui caractérise le Memento Park de Budapest n'est pas due à une incapacité éventuelle et parfois présumée des Européens de l'Est à réfléchir sur leur propre passé, mais « est indicatif plutôt de la manière dont les Hongrois ont vécu le passage du communisme à la démocratie⁶⁵⁴ ». On dirait même que pour Belpoliti l'objectif premier de ce musée-parc n'est pas ou, comme nous verrons plus loin, n'était pas de faire oublier ou encore d'instrumentaliser le passé communiste, mais plutôt de laisser décanter la mémoire récente avant qu'elle puisse devenir matière à une réflexion historique. Car si la mémoire, comme l'observe Jacques Le Goff, est « le plus beau matériau de l'Histoire⁶⁵⁵ », il est risqué de confondre mémoire et histoire. « Maurice Halbwachs a montré que la continuité de la mémoire vivante et la présence du passé sous la forme des traditions sont étrangères à la périodisation historique⁶⁵⁶. » En effet, définie simplement, la mémoire est l'acquisition de souvenirs, vécus ou non, qui nourrissent les représentations, inspirent les actions et assurent la cohésion entre les individus d'un même groupe, qu'il soit national, ethnique, religieux, politique, socio-économique, etc. De plus, la mémoire se modifie en fonction des besoins : elle est donc en constante évolution, c'est une déformation permanente et inconsciente du passé. Autrement dit, elle est vulnérable et susceptible d'être manipulée. Alors que l'Histoire, bien qu'elle soit « fille de la mémoire⁶⁵⁷ », bien qu'elle soit souvent utilisée pour créer une mémoire nationale authentifiée par la recherche méthodique⁶⁵⁸,

⁶⁵¹ La rupture architecturale et symbolique est matérialisée par une structure en verre qui brise la lourdeur du bâtiment style néoclassique de l'époque nazie.

⁶⁵² Orig. : « *le statue monumentali e i piccoli busti sono stati resi quasi inoffensivi mediante un'ordinata disposizione* », *ibid.*, p. 171-172.

⁶⁵³ Orig. : « *neutralizzare i monumenti, ottundendo la memoria e il senso critico. Assomiglia a un brutto parco giochi, [...] in cui la critica del comunismo si stempera in una infelicità senza desideri* », *ibid.*, p. 172.

⁶⁵⁴ Orig. : « *Il risultato è molto modesto, ma anche indicativo del modo in cui gli ungheresi hanno vissuto il passaggio dal comunismo alla democrazia* », *ibid.*, p. 171.

⁶⁵⁵ Jacques Le Goff, *Histoire et Mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1988.

⁶⁵⁶ Jacques Le Rider, « Introduction », in Daniel Baric, Jacques Le Rider et Drago Rokсандić (éds), *Mémoire et Histoire en Europe centrale et orientale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2011, p. 28.

Voir aussi Maurice Halbwachs, *Les Cadres de la mémoire* [1925], Paris, Albin Michel, 1994 et *La Mémoire collective* [1950], Paris, Albin Michel, 1997.

⁶⁵⁷ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points histoire », 1971, p. 16.

⁶⁵⁸ C'est ce qui a fait dire à Pierre Nora, dans son introduction à *Lieux de mémoire*, que des débuts de la III^e République et jusqu'au I^{er} tiers du XX^e siècle, Histoire, Mémoire et Nation « ont entretenu alors plus qu'une

est en revanche une reconstruction incomplète et problématique du passé, ce qui ne lui confère qu'une valeur relative. Elle est liée à une démarche scientifique au sens où elle propose une représentation du passé où les affects n'ont pas leur place. Toute production historique a, en ce sens, une vocation universelle. Comme l'observe aussi Paul Ricœur dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, « c'est au niveau de l'explication/compréhension que l'autonomie de l'histoire par rapport à la mémoire s'affirme avec le plus de force au plan épistémologique⁶⁵⁹ ». Pour Paul Veyne, l'Histoire ne cherche que la vérité du moment qu'il la définit comme « un récit d'événements vrais⁶⁶⁰ ».

Cette affirmation ouvre les portes à une autre question autour de la signification de la vérité et de la possibilité d'en saisir les contours. Qu'est donc la vérité ? En particulier, qu'est la vérité dans l'Europe de l'Est ? Dans une interview reprise par Belpoliti, Ákos, l'architecte du Memento Park, se pose la même question et bien qu'il n'ait pas de réponse, ses mots sont significatifs du travail à accomplir autour de la mémoire en Europe de l'Est : « Évidemment, je ne le sais pas. Il y a les réflexions et il y a le temps⁶⁶¹. » Cette assertion souligne le long et difficile travail qui attend les historiens, car la vérité demande un effort de lucidité et de distanciation que le culte de la mémoire a tendance à effacer. Elle éclaire en outre la fonction première de ce parc, qui ne se veut ni lieu de mémoire ni lieu d'oubli, mais qui se veut le lieu d'une trêve qui s'est imposée aux habitants de Budapest après 1989 envers le passé avant d'aborder une réflexion future⁶⁶², ce qui échappe souvent au visiteur occidental. Cette pause ne manque pas de ressembler à celle vécue et narrée par Primo Levi dans *La Trêve*, ce qui explique aussi l'intérêt de Belpoliti à l'égard de ce parc. Il nous semble alors nécessaire de réfléchir sur le sens et la valeur de la vérité en Europe de l'Est.

circulation naturelle : une circulation complémentaire, une symbiose à tous les niveaux », Pierre Nora, « Introduction », in Pierre Nora [éd.], *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », t. I, 1997, p. xxi-xxii.

⁶⁵⁹ Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000, p. 231.

⁶⁶⁰ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, op. cit., p. 23.

⁶⁶¹ Orig. : « *Che cosa è la verità? Naturalmente non lo so. Ci sono le riflessioni e c'è il tempo* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 172.

⁶⁶² Dans ce sens, il est utile de rappeler que le musée du nazisme de Nuremberg dont parle Belpoliti a été inauguré en novembre 2001, après avoir attendu que l'« époque soit mûre » d'après les mots du directeur des musées de la ville, Franz Sonnenberger, recueillies par Lorraine Millot. Lorraine Millot, « Un Musée de la mémoire à Nuremberg » [en ligne], Paris, Libération, 2001. Disponible sur <https://www.next.liberation.fr/culture/2001/11/05/un-musee-de-la-memoire-a-nuremberg_382842> (consulté le 10 mai 2014).

II La vérité au temps du communisme

Comme le dit Hannah Arendt dans son article « Vérité et politique », « il n'a jamais fait de doute pour personne que la vérité et la politique sont en assez mauvais termes, et nul [...] n'a jamais compté la bonne foi au nombre des vertus politiques ». De plus, continue Arendt, « les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes, non seulement du métier de politicien ou de démagogue, mais de celui d'homme d'État⁶⁶³ ». Si cette affirmation est valable pour toute forme de pouvoir, c'est pendant la dictature communiste que cette opération de réécriture de l'histoire a été la plus durable et profonde et qu'elle a obtenu les résultats les plus substantiels. Il n'est dès lors pas surprenant que les auteurs s'intéressent de près aux pratiques de réécriture de l'histoire ancienne, comme l'a observé Maspero pour les villes de Bulgarie⁶⁶⁴, et surtout de l'histoire du XX^e siècle. En effet, ce n'est pas un secret qu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les nouveaux gouvernements communistes installés au pouvoir dans les pays du bloc soviétique et de l'URSS en particulier ont œuvré pour créer une mémoire collective autour de la « Grande Victoire patriotique » contre le fascisme. Il va de soi que tout ce qui pouvait entraver le projet fédérateur fut enfoui et toute tentative de révision historique supprimée. Les trois exemples de Belpoliti, Büscher et MacLean qui suivent sont à ce propos édifiants. À l'occasion de son voyage en Biélorussie, Belpoliti constate que les deux tiers du musée du kolkhoze qu'il visite sont consacrés à la Deuxième Guerre mondiale, et il souligne « qu'autour de cette guerre patriotique a été bâtie l'identité du pays, autrefois l'URSS, aujourd'hui la Biélorussie de Lukašenko⁶⁶⁵ ». Le fait que toute déviation par rapport à l'histoire officielle fût censurée est bien mis en évidence par Büscher quand, toujours en Biélorussie, alors qu'il visite le musée local de la ville de Novogroudok, également consacré au dernier conflit mondial, il fait la

⁶⁶³ Hannah Arendt, « Vérité et politique », in Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, traduit de l'américain par Claude Dupont et Alain Huraut, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1972, p. 289.

⁶⁶⁴ En Bulgarie, François Maspero constate que le communisme a réussi le mieux à modifier l'histoire locale et il observe : « Non que l'on y ait supprimé toutes les traces de cette histoire : au contraire, des vestiges choisis ont été consacrés dans leur unique fonction de monuments, pièce d'un puzzle constituant le décor de la société nouvelle. Un puzzle qui se voulait homogène mais reste, et c'est là l'échec, étrangement hétéroclite quand on l'observe de plus près. Tout comme les ballets et les chœurs folkloriques ne sont que de pâles masques plaqués sur la vie d'un peuple, le centre d'une ville est disposé autour d'une grande « tache blanche » de l'histoire où ne se lisent que quelques signes conventionnels et aseptisés, grandiloquents mais privés de tout ce qu'ils ont signifié, et recouvrant, plombant, tout ce à quoi ils avaient donné, au temps de leur construction, non un seul sens, mais tous les sens contradictoires et tourbillonnants qui composent l'histoire vraie et sans lesquels celle-ci est privée de vie. Les spécimens préservés, plutôt que d'être des témoins du passé, avaient pour fonction de légitimer le présent », François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 358-360.

⁶⁶⁵ Orig. : « intorno a questa guerra patriottica si è costruita l'identità del paese, un tempo l'Urss, oggi la Bielorussia di Lukašenko », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 139.

connaissance du professeur Boradyn, auteur entre autre d'un livre jamais publié sur la guerre partisane⁶⁶⁶.

Boradyn me guida à travers Novogroudok, qu'il ouvrait comme un livre que personne n'aurait envie de lire ni d'imprimer. C'était presque le cas. Boradyn avait écrit un livre sur les partisans, lui-même en était un. Ses méthodes étaient des méthodes de partisan. Il interrogeait des témoins que nul n'avait interrogés, furetait dans les villages et les cimetières, réquisitionnait souvenirs et sources, les comparant au récit de l'histoire officielle, menait des sortes de raids de guérilla sur les légendes héroïques de la grande épopée soviétique. Il n'avait pas l'espoir de vaincre. « Aussi longtemps que ceux qui ont pris part à l'histoire du côté soviétique occuperont des postes importants, leurs légendes vivront. » Il faudra au moins une génération, disait-il, avant de raconter la vérité⁶⁶⁷.

MacLean, dans son récit, relate en revanche le silence imposé autour du décès du mari de sa tante Vera, mort en combattant aux côtés des Anglais pour la libération de la Tchécoslovaquie de l'occupation nazie.

Quand les Anglais ont rapatrié les corps pour des funérailles nationales, le nouveau gouvernement communiste les fit disparaître sous une plaque de ciment ; ainsi l'histoire pourrait affirmer que les Soviétiques étaient les seuls alliés des Tchèques, ainsi les écoliers n'apprendraient jamais que les Américains avaient libéré une partie de leur pays, ainsi les parachutistes français et canadiens ne seraient jamais honorés pour avoir sacrifié leurs vies pour la Tchécoslovaquie. La vérité fut complètement effacée,

⁶⁶⁶ Un autre exemple bien plus connu de censure est celui concernant *Le Livre noir*. Terminé en 1946 sous la direction de Ilya Ehrenbourg et de Vassili Grossmann avec la participation de 38 autres auteurs, cet ouvrage, comme le laisse transparaître d'ailleurs son titre complet, *Le Livre noir sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945*, est un recueil de témoignages rassemblés auprès des survivants Juifs en Ukraine, Biélorussie, Russie, Lituanie et Lettonie immédiatement après le départ des nazis. Sa publication fut interdite en URSS en 1947 parce que, en mettant en premier plan les souffrances de la population juive, il allait à l'encontre de la politique officielle soviétique qui voulait présenter les atrocités nazies non pas contre un groupe précis, mais contre tous les citoyens soviétiques. *Le Livre noir* paraît pour la première fois en version intégrale russe à Vilnius en 1993 et il ne sortira en Russie qu'en 2010. Pour la version française voir : Vassili Grossman et Ilya Ehrenbourg, *Le Livre noir*, traduit du russe par Yves Gauthier, Luba Jurgenson, Michèle Kahn, Paul Lequesne et Carole Moroz sous la dir. de Michel Parfenov, Arles, Actes Sud, 1995.

⁶⁶⁷ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 103-104. Orig. : « Boradyn lief mit mir durch Nowogrudok und schlug es auf wie ein Buch, das keiner lesen und keiner drucken will. So ungefähr war es auch. Boradyn hatte einen Band über die Partisanen geschrieben, und er war selbst einer. Seine Methoden waren Partisanenmethoden. Er befragte Zeugen, die noch keiner befragt hatte, stöberte in den Dörfern und auf den Friedhöfen herum, requirierte Erinnerungen und Quellen, verglich sie mit der offiziellen Geschichtsschreibung und führte Guerilla-Attacken auf die Heldenlegenden der sowjetischen Großerzählung. Viel Hoffnung auf Sieg hatte er nicht. "So lange die Leute, die auf sowjetischer Seite an der Geschichte beteiligt waren, in hohen Positionen sind, leben ihre Legenden." Es brauche, sagte er, mindestens eine Generation, um die Wahrheit zu sagen », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 86-87.

comme un mort sorti d'esprit, oubliée sauf pour la mémoire de Vera et les restes de son mari, un pilote de la RAF⁶⁶⁸.

Comme ces extraits l'illustrent, la déformation et la partialité de la vérité historique sont des *topoi* de la littérature de voyage dans l'Europe de l'Est. C'est néanmoins dans l'œuvre de MacLean qu'elles occupent un rôle central. L'intérêt que l'auteur d'origine canadienne porte au thème de la vérité et de sa falsification est dû à la nécessité de comprendre, comme il le déclare d'ailleurs dans les premières pages de son récit, comment une dictature peut se propager, perdurer et quelles en sont les conséquences sur l'être humain. Pour lui ces sujets sont d'autant plus urgents que certains membres de sa famille ont pris activement part aux événements qui ont bouleversé l'Europe du XX^e siècle :

Mes aïeux avaient tué non pas en tant qu'individus, comme individus ils étaient honorables, mais en tant que groupe – la Cheka, la Garde de Fer, la Gestapo, le KGB – auquel ils avaient abdiqué leur individualité. Des générations de tantes et d'oncles se sont offertes à la foule, impatientes de remplacer la pensée et le jugement par des émotions irrationnelles. Moi, un baby-boomer béni et aveugle, fils de la longue paix de l'après-guerre, j'avais besoin de comprendre comment ils étaient devenus des assassins, de découvrir qui était responsable de la soumission irréflective de leur être. Je voulais essayer de saisir la différence entre la moralité d'un seul homme et des hommes. Savoir comment on peut aimer quelqu'un que l'on craint⁶⁶⁹.

Pour MacLean, à de telles interrogations, il existe deux réponses possibles : la crainte du pouvoir d'une part et d'autre part l'altération du langage. En ouverture du chapitre consacré à la Tchécoslovaquie, MacLean rapporte le texte d'une des banderoles installées sur la place Wenceslas de Prague lors du départ des derniers militaires russes. Cette banderole annonçait la mort de Strach sur un ton pour le moins ironique :

⁶⁶⁸ Orig. : « *When the British repatriated the bodies for a heroes' funeral, the new Communist government lost them under a concrete slab; so history could relate that the Soviets were the Czechs' only ally, so school children would not be taught that the Americans liberated part of their country, so that French and Canadian paratroopers would never be honoured for giving their lives for Czechoslovakia. The truth was clean forgotten, as a dead man out of mind, forgotten but for Vera's memory and the remains of her husband, a pilot with the RAF* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 36.

⁶⁶⁹ Orig. : « *My forebears had killed not as individuals, as individuals they were honourable, but as groups – the Cheka, the Iron Guard, the Gestapo, the KGB – to which they had surrendered their individuality. Generations of aunts and uncles gave themselves to the crowd, eager to substitute irrational emotion for thought and judgment. I, a blessed, blind baby-boomer, child of the long post-war peace, needed to understand how they had become murderers, to discover who was responsible for their unquestioning submission of self. I wanted to try to comprehend the discrepancy between the morality of a man and of men. To know how we can love someone we fear* », *ibid.*, p. 9

« Notre bien aimé fils, père, frère et camarade », affiche le texte solennel, « est mort à l'âge de vingt et un ans, après une longue et grave maladie. Il n'y aura pas de rites funèbres. » Les membres de la famille du défunt étaient enregistrés en tant que « Matraque et Persécution », « Silence et Désespoir »⁶⁷⁰.

Le lecteur découvre que Strach, le nom du défunt, est le terme tchèque pour indiquer la peur. Toutefois, malgré les annonces positives et optimistes, le fantôme de Strach fait partie du paysage post-communiste. Les exemples qui traduisent la frustration de la population à cause d'une vie passée dans la crainte et la négation sont nombreux. Néanmoins, il nous semble opportun de nous arrêter sur la figure de Pavla, une orpheline du Printemps de Prague et qui depuis vit « sans question, sans pensée⁶⁷¹ » avec Pavel, un ancien ami de l'oncle Peter, lui-aussi ancien membre des services secrets, et qui plus est, un des tortionnaires potentiels des parents de la jeune fille. Le passé de Pavla, comme celui de beaucoup d'Européens de l'Est, a été effacé⁶⁷². Et comme beaucoup d'Européens de l'Est, elle est réduite au silence. En fait, tout au long de la soirée elle ne prononcera aucune parole. En définitive, elle apparaît comme le symbole de toute une génération qui n'a pas connu la liberté. Pourtant, MacLean n'arrive pas à comprendre pourquoi elle vit encore avec cet homme. Était-ce une question d'habitude, de pitié ou bien de peur⁶⁷³, se demande l'auteur. L'indice d'une réponse lui apparaît, de manière peu romantique, dans les toilettes de l'appartement de Pavel sous la forme d'un cafard qui « s'accrochait au mur, immobile, comme l'esprit d'un vieil ami⁶⁷⁴ ». Qui pourrait bien être ce vieil ami bohème sinon l'esprit de Gregor Samsa, le jeune commis voyageur de la célèbre nouvelle de Franz Kafka, qui un matin se réveilla sous l'apparence d'une blatte ? Parmi les nombreuses interprétations possibles de la *Métamorphose* (1915) de Kafka, MacLean semble opter pour une lecture allégorique de l'écrasement de l'être humain par le pouvoir : familial et bourgeois dans la Prague de Gregor, totalitaire dans celle de Pavla.

Parallèlement, comme différents articles et ouvrages sur les dictatures l'ont souligné, pour rendre le faux vrai, la peur ne suffit pas, il est nécessaire aussi de changer le sens des mots et de trahir le langage. MacLean aborde ainsi l'autre thème central de son récit : la déformation, voire la falsification de la réalité. Cette pratique est personnifiée par Stefan.

⁶⁷⁰ Orig. : « 'Our beloved son, father, brother and comrade,' read the solemn text, 'died aged twenty-one, after a long and serious illness. There will be no funeral rites.' The bereaved family were listed as 'Truncheons and Persecution', 'Silence and Despair' », *ibid.*, p. 29.

⁶⁷¹ Orig. : « without question, without thought », *ibid.*, p. 33.

⁶⁷² Orig. : « she had no past », *ibid.*, p. 34.

⁶⁷³ « Je ne savais pas pourquoi elle restait : par habitude, par pitié, par peur. » Orig. : « I didn't know why she stayed: out of habit, out of pity, out of fear », *ibid.*, p. 35.

⁶⁷⁴ Orig. : « In the toilet a cockroach clung to the wall, unmoving, like the spirit of an old friend », *ibid.*

Décrit comme un jeune homme intelligent, rêveur et surtout assoiffé de succès, Stefan incarne celui qui par opportunisme se plie au pouvoir et finit par se mettre à son service. Ainsi, engagé par la *Securitate*, les services secrets roumains de l'époque communiste, il s'applique à déformer les nouvelles jusqu'au point où « la vérité était devenue indistincte de la non-vérité et la distance entre réalité et illusion était devenue béante⁶⁷⁵ ». Cet amoureux de la langue

avait nommé le leader méprisé « le fils préféré du peuple ». Sa femme brutale était devenue « la mère légendaire des contes de fée de notre enfance ». Leur dictature, avec l'électricité rationnée à deux heures par jour, avait été appelée « les années de la lumière ». Le langage mentait. L'art facile et huilé de Stefan avait rendu illisible son écriture. Sa rhétorique empêchait les changements. Comme la police secrète avec ses matraques et cellules de prison, elle estropiait l'aptitude de l'opposition à exprimer des idées politiques alternatives. Son jargon idéologiquement influencé était devenu la langue unique des débats. Il déshonorait les mots⁶⁷⁶.

Autrement dit : « Le langage avait cessé d'être la fenêtre de l'esprit pour devenir un rideau à tirer sur lui⁶⁷⁷. »

Sa fin, réelle ou imaginaire peu importe, comme celle de l'oncle Peter que nous avons analysée au début de cette partie, est une autre allégorie de la dictature communiste. Il meurt le jour de Noël de 1989, à bord de l'Orient-Express qui aurait dû enfin le conduire à Paris, la ville tant rêvée alors même que la révolution éclate en Roumanie⁶⁷⁸. Cependant, si le communisme s'écroule sous le poids de ses mensonges, contrairement à la plupart des observateurs qui se félicitent de la liberté d'expression retrouvée, confiants en un rapide saut vers la démocratie, MacLean s'inquiète du fait que la vérité ne se porte pas mieux car, pour reprendre la métaphore précédente, elle reste prisonnière d'un langage vidé de sens. Pour MacLean, « Stefan et ses disciples avaient réduit le langage en rhétorique » et bien que le gens assoiffés de vérité aient cherché à trouver de nouveaux mots, « les expressions qu'ils

⁶⁷⁵ Orig. : « *Truth had become indistinguishable from untruth and the gulf between reality and illusion grew cavernous* », *ibid.*, p. 182.

⁶⁷⁶ Orig. : « *He named the despised leader 'the most loved son of the people'. His savage wife became 'the legendary mother of the fairytales of our childhood'. Their dictatorship, with electricity rationed to two hours per day, was coined 'the years of light'. Language lied. Stefan's glib and oily art made writing unreadable. His rhetoric prevented change. Like the secret police with their truncheons and prison cells, it crippled the opposition's ability to express alternative political ideas. His ideologically derived jargon became the only language for debate. He dishonoured words* », *ibid.*, p. 181.

⁶⁷⁷ Orig. : « *Language ceased to be the window of the mind and became instead a curtain to draw across it* », *ibid.*, p. 181.

⁶⁷⁸ En effet, après avoir été blessé par la chute d'une pile de dossiers mensongers accumulés sur son bureau qui le contraint à un séjour à l'hôpital, il découvre qu'il est atteint d'une grave maladie.

« Les colonnes de faussetés tombèrent sur lui. Il était pris au piège sous le poids des mensonges. » Orig. : « *The columns of untruth fell on him. He was trapped under the weight of lies* », *ibid.*, p. 182.

avaient formées, sorties du même moule, avait rapidement perdu leur valeur. Les paroles, la matière la plus précieuse, avaient été rendues insignifiantes »⁶⁷⁹.

Quarante ans de mensonges associés à la terreur n'ont pas seulement modifié le langage et l'histoire, mais aussi la perception de la vérité. Pour sa tante Zita, ainsi que pour une génération entière, « la vérité n'était [plus] un fait, mais une question d'imagination. Les faits avaient peu à voir avec sa vision de la réalité⁶⁸⁰ ». Dans l'histoire de sa tante – fille de la noblesse autrichienne qui par amour avait renié son passé et adopté une autre identité – fiction et réalité se confondent. « C'était tout un peu loufoque, mais l'histoire familiale, comme les faits historiques, ressemblaient plutôt à de la fiction⁶⁸¹ » affirme l'auteur, et plus loin encore : « La tragédie de Zita, c'était que le mensonge était devenu sa vérité. Faits et fiction étaient indistinguables⁶⁸². » En définitive, pour MacLean, l'Europe de l'Est se réduit lors de la période communiste en un terrain de fiction :

Le régime avait manipulé la mémoire et appelé les mensonges histoire. Leur passé était toujours dans le flou, les détails étaient ajustés pour joindre les besoins politiques les plus immédiats. Les livres avaient placé l'idéologie au dessus de la vérité. Ceux qui tombaient en disgrâce étaient effacés des photographies. Les héros surgissaient et tombaient comme les soldats de plomb sur le terrain de bataille des jeux d'enfants. Le passé avait été dégradé à l'insignifiance, le présent était brûlé et le futur un idéal illusoire et utopique⁶⁸³.

Aux yeux de MacLean, si la peur avait réduit la population à une multitude de personnages orwelliens, la manipulation de la réalité l'avait enfermée dans une grotte platonicienne où les habitants, convaincus de voir le vrai monde, ne voient en réalité qu'un aspect déformé d'eux-mêmes et de la réalité. Cette impression est confirmée par le passage où MacLean accompagne son hôte, Antonietta, au bord de la mer Noire pour que son poisson puisse enfin voir la mer, son vrai monde : « Antonietta leva le bocal et montra la mer à son

⁶⁷⁹ Orig. : « *Stefan and his disciples had reduced the language to rhetoric [...]. The expressions they coined, cast in the same mould, quickly lost value. Words, the most precious commodity, had been rendered meaningless* », *ibid.*, p. 184-185.

⁶⁸⁰ Orig. : « *For Zita truth was not the facts but a matter of imagination. Facts had little bearing on her vision of reality* », *ibid.*, p. 4.

⁶⁸¹ Orig. : « *It was all a bit fantastic but the family history, like historical fact, read like a fiction* », *ibid.*, p. 6.

⁶⁸² Orig. : « *Zita's tragedy was that the lie had become her truth. Fact and fiction were indistinguishable* », *ibid.*, p. 52.

⁶⁸³ Orig. : « *the regime moulded memory and called the lies history. Their past was always in flux, its details adjusted to suit immediate political need. Books placed ideology above truth. The disgraced were airbrushed out of photographs. Heroes rose and fell like tin soldiers on the battlefield of a child's toy box. The past was degraded into insignificance, the present became all-consuming and the future an illusory, utopian ideal* », *ibid.*, p. 56.

poisson. 'Voilà, mon brave, regarde ! Tu es chez-toi !' Mais – comme note l'auteur – le verre à l'intérieur d'un bocal à poisson agit comme un miroir. Le monde extérieur était obscurci et le poisson ne voyait que ce qu'il avait toujours vu, lui-même⁶⁸⁴. » Cette image est une mise en abîme de la société est-européenne dont les habitants, enchaînés à un langage vide de sens, sont dans l'impossibilité de percevoir la réalité qui les entoure. Pour MacLean, en 1990 la présence de la peur et du mensonge sont donc au premier plan de son Europe de l'Est. Toutefois, si d'autres voyageurs occidentaux constatent ou espèrent une véritable démocratisation de cette partie de l'Europe, l'auteur canadien ne se fait pas beaucoup d'illusion. Pour lui, « les vieux réseaux étaient encore intacts⁶⁸⁵ ». Le lecteur a donc l'impression que pour MacLean la chute du mur de Berlin ne marque pas l'entrée de cette partie de l'Europe dans la sphère occidentale, mais qu'elle a tout simplement déplacé les lignes et changé de forme. Il en ressort que l'opposition presque millénaire entre Occident et Orient, entre civilisé et barbare, reste encore intacte :

Tandis que la chrétienté occidentale avait évolué avec la philosophie grecque, les Moscovites avaient barré la route aux réformes. Le scepticisme restait un anathème et la parole divine n'était jamais tempérée par le doute. Pour se protéger ils attaquaient [...]. L'absolutisme du communisme captura l'esprit russe, tout comme les certitudes de l'orthodoxie. Le nouveau dogme se mêlait à l'ancien. Le Kremlin avait une nouvelle croisade [...]. Les ouvriers, comme les prêtres avant eux, conduisaient les masses du monde vers l'émancipation et personne dans le Parti [...] n'avait encore accepté le besoin d'adaptation⁶⁸⁶.

On comprend alors que pour MacLean l'aptitude à la soumission et le manque d'esprit critique ne sont pas typiques du communisme, mais ils font partie du bagage culturel de l'église orthodoxe. Ainsi, comme, au début du XX^e siècle dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), le sociologue Max Weber plaçait la Réforme protestante à l'origine de l'éthique capitaliste, MacLean à la fin du même siècle tente une association, aussi contestable que celle de Max Weber, entre l'Orthodoxie et la dictature communiste.

⁶⁸⁴ Orig. : « *Antonietta lifted up the bowl and showed the fish the sea. 'Voilà, mon brave, regardes. Tu es chez-toi.' But the glass inside the goldfish bowl acted as a mirror. The outside world was obscured and the fish only saw what it had always seen, itself* », *ibid.*, p. 186.

⁶⁸⁵ Orig. : « *The old networks were still intact* », *ibid.*, p. 31.

⁶⁸⁶ Orig. : « *While Western Christianity evolved with Greek philosophy, the Moscovites granted reform no quarter. Scepticism remained an anathema and the divine word was not tempered by man's doubt. To protect they attacked [...]. The absolutes of communism seized the Russian spirit like the certainties of Orthodoxy. The new dogma melded with the old. The Kremlin had a new crusade [...]. Workers, like the priests before them, led the masses of the world toward emancipation and no one in the Party [...] had yet accepted the need to adapt* », *ibid.*, p. 195.

En même temps, la manipulation de la vérité qui caractérise l'Europe de l'Est post-communiste est centrale dans l'œuvre de MacLean aussi pour une raison épistémologique. En effet, la question que MacLean fait résonner tout au long de son récit, ce n'est pas de savoir si l'écrivain voyageur a le droit ou non d'affabuler⁶⁸⁷, (il avoue même à plusieurs reprises son égarement dans une série d'histoires dans lesquelles il est difficile de discerner ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas), mais plutôt de savoir, comme il l'illustre dans l'extrait qui suit, ce qu'est la vérité et s'il est possible de la séparer du mensonge, voire de la fiction.

Les pneus crissaient sur l'asphalte accidenté. Notre histoire familiale se démêlait au fil des kilomètres. Les fils dénoués conduisaient à des vérités longtemps oubliées et reliaient Zita à un réel qu'elle n'avait jusqu'alors jamais affronté [...]. Ma tante n'était pas obligée de voyager. Elle aurait pu rester à la maison derrière la grille de son jardin. Mais l'oubli ne l'aidait plus à s'en sortir. Elle avait besoin de connaître sa place, de redécouvrir où elle était. Ses fantaisies contenaient de la réalité et ses réalités des segments de fantaisie. La vérité sortirait des deux.⁶⁸⁸

Cet extrait nous conduit à deux observations. La première est que l'Europe de l'Est, ancien territoire de la pensée unique devient paradoxalement au lendemain de la chute du mur de Berlin un espace où réalité et fiction ne font qu'un. La deuxième est que si le but ultime du voyage est la connaissance à travers la critique, le scepticisme, la liberté de pensée, ce que nous pourrions définir comme une « vérité forte », alors la vérité dans laquelle se trouve immergé le voyageur dans l'Europe de l'Est est en revanche une « vérité faible ». Avec le concept de « vérité forte » nous nous référons au courant philosophique de tendance classique ou néoclassique assez hétérogène pour qui la philosophie est une science de la vérité. Nous pensons notamment à Emanuele Severino qui dans *Essenza del nichilismo* (1971) associe la vérité à la structure éternelle et immuable de l'être, à Alain Badiou qui, dans *La Fin de la fin*, pousse à une « rescousse platonicienne » contre le sophisme généralisé ; ou encore à Apel et à Habermas pour qui le fait d'affirmer que « la vérité n'existe pas » serait une contre-vérité ou mieux une vérité sans vérité...⁶⁸⁹. Avec le concept de « vérité faible », nous nous référons en revanche à l'œuvre de Gianni Vattimo et à son concept de « *pensiero debole* », selon lequel le

⁶⁸⁷ Nous avons déjà vu dans la première partie que certains écrivains voyageurs considèrent la présence de la fiction dans le récit de voyage comme une trahison du pacte avec le lecteur.

⁶⁸⁸ Orig. : « *The wheels hummed on the rough asphalt. Our family history unravelled with the miles. The untangled threads led to truths long forgotten and tied Zita to realities which she had never before faced [...]. My aunt didn't have to travel. She could have stayed at home behind the garden gate. But forgetting no longer helped her cope. She needed to know her place, to rediscover where she stood. Her fantasies had reality and realities segments of fantasy. The truth would issue from both* », *ibid.*, p. 148-149.

⁶⁸⁹ Cf. Emanuele Severino, *Essenza del nichilismo*, Milano Adelphi, 1972 ; Alain Badiou, « La Fin de la fin », in Silvana Borutti et Fulvio Papi (éds), *Confini della filosofia*, Pavia, Ibis, 1994 ; Karl-Otto Apel, *Transformation der Philosophie*, Suhrkamp, 1973.

temps des vérités uniques a disparu du moment que ni la science, ni l'ontologie, ni l'éthique, ni la théorie politique ne sont capables d'établir des vérités absolues et inattaquables. Il s'agit donc d'une réflexion qui dépasse les frontières de l'Europe de l'Est, et qui se place au cœur des réflexions philosophiques contemporaines⁶⁹⁰.

III De la trêve à l'oubli, la mémoire du communisme confiée au tourisme

Revenons un moment à Budapest et à son parc du communisme. Nous avons quitté ce lieu situé à la périphérie de la ville en soulignant l'intention de son créateur de réaliser un espace de sédimentation, un entrepôt de la mémoire pour une sorte de trêve nationale quant à son propre passé, dans l'attente d'une future réflexion historique. L'esprit du Memento Park ne peut probablement pas être mieux résumé que par les mots de l'architecte lui-même :

"Si j'avais fait de ces statues de propagande un parc de contre-propagande, je n'aurais fait que poursuivre la recette, la manière de penser de la dictature dont on a hérité. Ce parc parle de la dictature, et au moment où cela peut être prononcé, écrit, construit, à ce moment-là, ce parc parle de la démocratie. Seule la démocratie peut nous donner la possibilité de réfléchir librement sur la dictature"⁶⁹¹.

Cependant, dans les années qui suivirent, le parc fut délaissé en raison d'une probable urgence d'oublier et transformé en un parc d'attractions pour touristes occidentaux en quête d'exotisme. C'est justement l'attitude des jeunes Américains dans des postures fort décontractées lors des séances photo avec les bustes et les statues des anciens dirigeants communistes qui suscite l'intérêt de Belpoliti. En effet, alors que celui-ci dénonce un manque de respect à l'égard de la mémoire du pays visité, Belpoliti, sans afficher aucun jugement moral, observe dans l'attitude désinvolte des jeunes Américains non seulement un manque de respect, mais aussi son contraire : une manière de vivre et de s'approprier ce passé, « peut-être une manière pour jouer avec l'histoire en déjouant sa lourdeur insupportable⁶⁹² » et peut-être aussi « la seule manière [pour ces jeunes de] régler leur compte avec cette réalité-là⁶⁹³ ». Comme le suggère Ferrario, le réalisateur du film *La strada di Levi*, le Memento park devient

⁶⁹⁰ Cf. Gianni Vattimo, *Oltre l'interpretazione*, Roma-Bari, Laterza, 1994.

⁶⁹¹ Lise Herman, « Les Lieux de mémoire du communisme à Budapest » [en ligne], [s.l.], Nouvelle Europe, 2010. Disponible sur <<http://www.nouvelle-europe.eu/node/921>> (consulté le 09 juillet 2015).

⁶⁹² Orig. : « *è forse un modo per giocare con la storia eludendone l'insopportabile peso? Difficile rispondere* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 174.

⁶⁹³ Orig. : « *Hanno pensato che è meglio dimenticare. E se non dimentichi si trasforma tutto in una cosa comica, satirica... i ragazzi americani che si fanno fotografare in quelle pose... per loro è l'unico modo di fare i conti con quella realtà* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », op. cit., p. 245.

alors le point d'observation privilégié pour saisir l'attitude du visiteur occidental face à l'Histoire. « Ce musée dit beaucoup plus que ce qu'il voulait dire [...]. Peut-être dit-il plus sur les visiteurs que sur les statues...⁶⁹⁴. » Lors de l'interview ressort l'idée que si d'une part la passion des ruines ne date pas de notre époque, d'autre part depuis la chute du Mur de Berlin et les attentats de New York, « il y a une composante supplémentaire qui est le goût idéologique des ruines. Nous allons à la recherche de ces grandes cathédrales de l'idéologie qui sont des immenses *ready-made*, des lieux de réflexion mais aussi de divertissement⁶⁹⁵ ». Comme si dans la « société liquide » dans laquelle nous vivons, selon l'heureuse définition du sociologue Zygmunt Bauman⁶⁹⁶, il n'y avait plus de frontière entre réflexion et divertissement⁶⁹⁷. Désormais, les geôles des services secrets communistes sont des pendants postmodernes au pré-moderne château de Dracula⁶⁹⁸. Tout se passe comme si la « fin de l'Histoire » proposée par Francis Fukuyama avait transformé les tragédies de l'Histoire en tragi-comédies.

Toutefois, Belpoliti ne manque pas de souligner que l'attitude des visiteurs du musée du nazisme de Nuremberg diffère considérablement de celle des visiteurs du Memento Park de Budapest. Elles sont même décrites de manière antithétique. En effet, le comportement des jeunes s'explique par un besoin d'oublier leur histoire récente. Comme l'observe Belpoliti, « si tu n'oublies pas, tout se transforme en quelque chose de comique, de satyrique...⁶⁹⁹ ». Ainsi, le passé communiste est devenu un lot de souvenirs de voyage : T-shirts, colbacks et pins avec faucille et marteau, photos souvenirs avec des soldats de l'Armée rouge ou encore des reliques du mur de Berlin sont vendues aux coins des rues. Mais nous pourrions pousser notre hypothèse plus loin et voir dans cette dédramatisation et cette marchandisation de l'époque

⁶⁹⁴ Orig. : « *Quel museo dice molto di più di quello che voleva dire [...]. Forse dice più sui visitatori che non sulle statue...* », *ibid.*, p. 246.

⁶⁹⁵ Orig. : « *Però oggi, dopo il crollo del Muro e dopo Ground Zero, c'è una componente in più che è il rovinismo ideologico. Andiamo in cerca di queste grandi cattedrali dell'ideologia che sono degli immensi ready-made, luoghi di riflessione ma anche di divertimento* », *ibid.*, p. 223.

⁶⁹⁶ Cf. Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*

⁶⁹⁷ D'où, selon Régis Debray, une des causes de la crise de la société occidentale : « L'indécence de l'époque ne provient pas d'un excès, mais d'un déficit de frontières. Il n'y a plus de limite à parce qu'il n'y a plus de limites *entre*. Les affaires publiques et les intérêts privés. Entre le citoyen et l'individu, le nous et le je-moi. Entre l'être et le paraître. Entre la banque et le casino. Entre l'info et la pub. » Régis Debray, *Éloge des frontières*, *op. cit.*, p. 73.

⁶⁹⁸ Plusieurs rumeurs associent Ceaușescu à Dracula. On raconte ainsi que le dictateur roumain aurait caché des enfants dans les grottes des Carpates et utilisé leur sang en tant qu'élixir de longue vie.

⁶⁹⁹ Orig. : « *Hanno pensato che è meglio dimenticare. E se non dimentichi si trasforma tutto in una cosa comica, satirica... i ragazzi americani che si fanno fotografare in quelle pose... per loro è l'unico modo di fare i conti con quella realtà* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 245.

communiste un outil pour oublier le passé et ainsi éviter toute réflexion historique qui aurait suscité non pas l'ironie de Budapest, mais la réflexion de Nuremberg. Voici l'observation de Belpoliti à propos du Memento Park :

On veut oublier, la mémoire n'est pas élaborée, une sorte de libération est en route. Ailleurs les statues ont été abattues et détruites, ici en revanche on s'est dit : conservons-les pour qu'elles aient une valeur de mémoire... pourtant, d'une certaine manière, elles ont disparu plus encore que si elles avaient été détruites⁷⁰⁰.

Cette différence d'attitude est mise en scène au tout début du film par un champ contre-champ très efficace, qui oppose le silence des visiteurs du camp d'Auschwitz à la publicité assourdissante d'un *Soviet tour* qui conduit le touriste dans l'ancienne usine communiste de Nowa Huta à bord d'une vraie Trabant⁷⁰¹.

Un autre lieu de la capitale hongroise dédié à l'époque communiste et qui soulève l'intérêt de Belpoliti est le Terror Háza Múzeum ou La Maison de la terreur. Contrairement au Memento Park, le Terror Háza Museum, qui a ouvert ses portes en 2002, est situé en plein centre ville, dans un bâtiment symbole de l'histoire récente de la Hongrie car d'abord siège de la Croix fléchée, le parti pro-nazi hongrois qui prit le pouvoir en 1944 et ensuite, après 1945, quartier général de la police politique du Parti communiste. Les deux musées diffèrent aussi par leurs fonctions car « Si le *Memento Park* veut éviter toute démonisation du passé et propose de construire une mémoire sur la réflexion et la compréhension, la *Maison de la Terreur* se propose comme exutoire face à un passé nécessairement traumatisant⁷⁰² ». En lisant les articles consacrés à ce musée, on peut discerner trois objectifs. Il s'agit de faire des crimes du communisme « le sommet qualitatif voire quantitatif des horreurs que l'humanité s'inflige à elle-même⁷⁰³ ». D'autre part, on peut remarquer le parti pris de mettre sur le même plan

⁷⁰⁰ Orig. : « *si vuole dimenticare, la memoria non viene elaborata, è in atto una sorta di liberazione. Altrove le statue sono state abbattute e distrutte, qui invece si è detto: conserviamole perché abbiano un significato di memoria... a un certo punto però vengono cancellate molto più che se fossero state distrutte* », *ibid.*, p. 243-244.

⁷⁰¹ Davide Ferrario, *La strada di Levi*, *op. cit.*

⁷⁰² Lise Herman, « Les lieux de mémoire du communisme à Budapest » [en ligne], *op. cit.*

⁷⁰³ Paul Gradwohl, « La maison de la terreur – musée ou *Terror Háza Múzeum* », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, Paris, Institut d'études slaves, 2009, p. 110. Voir aussi : Alain Brossat et al. (éds), *À l'Est, la mémoire retrouvée*, Paris, La Découverte, 1990.

Il est à noter que si le musée a été inauguré la veille de la Journée nationale des victimes de la dictature communiste et si depuis 2007 la page d'accueil du site s'ouvre sur une citation de Zbigniew Brzezinski qui décrit le musée comme « une étape historique [...] pour rappeler à tout jamais l'horreur institutionnalisée d'une ampleur dont l'humanité n'avait jusqu'alors pas fait l'expérience », *ibid.* L'auteur de l'article souligne que cet extrait ne paraît que dans la page en anglais du site et qu'il est absent du site hongrois.

nazisme et communisme. Cette comparaison ne date pas d'aujourd'hui⁷⁰⁴, mais elle déclenche toujours des discussions, notamment « autour de la question de la légitimité politique et intellectuelle de la comparaison, laquelle débouche inévitablement sur la position des différents interlocuteurs à l'égard du communisme et de son héritage intellectuel et idéologique⁷⁰⁵ » alors qu'il n'y a pas de discussion sur un possible héritage positif du nazisme, sauf quelques rares exceptions d'extrême droite. Toutefois, c'est la volonté de faire paraître ces deux périodes néfastes comme « ayant été imposées de l'extérieur à la population hongroise⁷⁰⁶ » qui soulève le plus de critiques. En effet, selon Paul Gradwohl, le visiteur du musée en ressort avec l'impression qu'avant 1945 la Hongrie était une démocratie, que les Juifs y étaient bien traités, que les Hongrois après les annexions de 1938 se sont comportés de manière exemplaire avec les autres minorités et qu'en définitive il s'agit d'un peuple pacifique victime de forces exogènes à leur histoire et à leur culture. Pour que le message soit marquant, l'installation est focalisée sur des images, des sons et des vidéos qui laissent le visiteur pour le moins étonné : « Il y a une sorte de carrousel technologique avec de grandes installations, des choix artistiques plus ou moins discutables, [...] une sorte de Disneyland historiographique avec peu d'informations et beaucoup d'émotivité⁷⁰⁷. » Comme l'observe l'anthropologue Paul Gradwohl le but de cette mise en scène est de créer ainsi une interaction et une personnification du visiteur avec l'histoire hongroise.

Le contraste est saisissant entre une promotion de la science qui éclaire le passé et l'appel au sentiment de solidarité, à l'émotion pour des victimes au contour indéfini. Ce contraste prend aussi racine dans l'approche des créateurs du musée. Pour eux, la nature de cette institution est de faire appel aux émotions et de répondre aux besoins de la génération zapping. Le mauvais goût est donc un risque assumé, et le choc émotionnel un objectif. Un ascenseur auquel on ne peut pas échapper est l'occasion de présenter un film d'exécution sur un écran nécessairement proche de l'œil des visiteurs. Et les salles se succèdent avec des objectifs émotionnels manifestes, y compris les cellules reconstituées en sous-sol. Plus qu'un

⁷⁰⁴ Que l'on pense à l'essai de Hannah Arendt, *La Nature du totalitarisme*, traduction et préface de Michelle- Irène Brudny de Launay, Paris, Payot, 1990.

⁷⁰⁵ Henry Rousso, « La Légitimité d'une comparaison empirique », in Henry Rousso, *Stalinisme et Nazisme. Histoire et Mémoire comparées*, Bruxelles, Éditions Complexe, p. 14. Une des meilleures références sur ce sujet reste l'œuvre collective dirigée par Ian Kershaw et Moshe Lewin, *Stalinism and Nazism. Dictatorships in comparison*, Cambridge University Press, 1997.

⁷⁰⁶ Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », in Boris Petric et Jean François Gossiaux (éds), *Europe mon amour, op. cit.*, p. 10-11. Les deux auteurs observent aussi qu'« à Riga, les autorités lituaniennes ont ouvert le musée des Occupations, traitant ainsi l'histoire du pays depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la chute du mur de Berlin comme un phénomène imposé à la société, diluant de la sorte toute forme de responsabilités locales dans ces expériences historiques », *ibid.*

⁷⁰⁷ Orig. : « C'è una sorta di carosello tecnologico con grandi installazioni multimediali, soluzioni artistiche più o meno discutibili, dove se passi è come se vedessi una sorta di Disneyland storiografica con poca informazione e moltissima emotività », Andrea Cortellesa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 242.

hommage aux victimes c'est l'établissement d'un lien visiteur-victime par le ressenti qui est visé. Ainsi le visiteur s'identifie à l'être qui a souffert et s'associe à lui. Ensuite, plus question de distance critique⁷⁰⁸.

On en conclut alors que presque dix ans plus tard, ce n'est plus l'heure de la trêve, mais de l'oubli qui apparaît sous différentes formes : marchandisation touristique, victimisation historique et ré-enterrement politique⁷⁰⁹.

Jusqu'ici, nous avons pu constater de la part des voyageurs, des historiens et des anthropologues une critique plus ou moins voilée à l'encontre de l'oubli, mais comme nous l'apprend le grand écrivain argentin Jorge Luis Borges avec sa nouvelle *Funes ou la mémoire* (1944), l'histoire d'un homme qui après un accident se souvient de tout, un excès de mémoire constitue un problème pour la santé mentale. Lorsque MacLean, vers la fin de son récit, se demande comment l'homme peut survivre malgré toutes les tragédies commises et subies, il ne trouve qu'une réponse : sa capacité à oublier le passé.

Après les goulags, après Auschwitz, après les trahisons et les déceptions, les humiliations et les mensonges, comment un homme peut-il vivre encore ? Hanté par les cauchemars, tourmenté par la mémoire, comment affronter l'horreur ? Uniquement, semble-t-il, grâce à notre capacité à oublier⁷¹⁰.

Marc Augé, dans son essai *Les Formes de l'oubli*, observe fort justement que « l'oubli est nécessaire à la société comme à l'individu. Il faut savoir oublier pour goûter la saveur du présent, de l'instant et de l'attente, mais la mémoire elle-même a besoin de l'oubli : il faut oublier le passé récent pour retrouver le passé ancien⁷¹¹ ». Il est alors intéressant de se demander quel est le passé qui remonte à la surface dans les anciens pays du Bloc soviétique et quelle est l'attitude des voyageurs.

⁷⁰⁸ Paul Gradwohl, « La maison de la terreur – musée ou *Terror Háza Múzeum* », *op. cit.*, p. 116.

⁷⁰⁹ Comme le met en relief l'anthropologue Zempléni dans son article, « La Politique au bord de la tombe », après la fin du communisme en Europe de l'Est on assiste à une vague d'enterrements et de ré-enterrements des hommes qui ont marqué les mémoires des dernières décennies. « Ce consensus funéraire est un des piliers du contrat social de l'ère postsoviétique » observe l'auteur hongrois. Toutefois, si d'une part ce genre de rites funéraires a permis de « circonvenir la confrontation avec un passé national exceptionnellement chargé », d'autre part la piété envers le mort qui caractérise le rituel funéraire a empêché « tout ajustement conscient et démocratique du passé et du présent », Andras Zempléni, « La politique au bord de la tombe. Hongrie (1989-2008) », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds), *Europe mon amour, op. cit.*, p. 62-81.

⁷¹⁰ Orig. : « *After the gulags, after Auschwitz, after the betrayal and deception, the humiliation and lies, how does a man live again? Haunted by nightmares, plagued by memory, how does one cope with the horror? Only, it seemed, through our capacity to forget* », Rory MacLean, *Stalin's Nose, op. cit.*, p. 206.

⁷¹¹ Marc Augé, *Les Formes de l'oubli*, Paris, Payot et Rivages, 1998, p. 7.

IV Le futur décliné au passé : l'ère du nationalisme

On sait que les différents régimes communistes avaient pour objectif de créer une société sans passé tournée vers un avenir radieux, comme en témoigne l'écrivain d'origine tchèque Milan Kundera dans *Le Livre du rire et de l'oubli*,⁷¹² ainsi que les auteurs occidentaux étudiés dans *Au pays de l'avenir radieux*, par François Hourmant⁷¹³. Toutefois, depuis la fin du communisme et les crises économique, sociale et politique qui suivirent, les voyageurs ne peuvent que constater que l'avenir promis par le matérialisme historique s'est sérieusement assombri. « Demain – écrit Stasiuk – en réalité n'advient jamais, car il s'arrête dans les pays éloignés, attiré par leur charme, corrompu ou peut-être fatigué tout simplement. Ce qui doit advenir ne parvient jamais jusqu'ici, parce qu'il s'use quelque part en route et se fige comme la lumière d'un phare lointain⁷¹⁴. » L'Europe de l'Est, d'un trop de futur, (*Too Much Future* selon le titre du beau livre sur le mouvement punk en Allemagne de l'Est⁷¹⁵), est passée à une absence de futur. Si le futur se dissipe à l'horizon, pour remplir le présent, au delà d'une occidentalisation lente et tourmentée, il ne reste à l'homme post-communiste que son propre passé. Ainsi, peut-on lire dans les pages de Rumiz ce message alarmiste lancé au début de son périple alors qu'il se promène dans une librairie de Mourmansk : « Dans les titres l'avenir a disparu, c'est le triomphe du passé. Raspoutine, l'épopée de l'Empire tsariste, les Romanov assassinés par des misérables sans Dieu ni maître⁷¹⁶. » Et Palin d'observer dès son entrée en Slovénie : « Histoire et religion, deux des plus grands ennemis du communisme, sont célébrés partout. Ce n'est pas seulement l'odeur du communisme qui manque ici, c'est l'odeur du XX^e siècle tout entier⁷¹⁷. » Selon Toledo, la période qui suivit 1989 fut « l'âge d'or de la reconstruction » :

Des pays qui cherchent [...] à reconstruire, restaurer, redorer le patrimoine des temps jadis : l'âge béni des châteaux et des contes de fées, où nous voyons, par exemple, en Hongrie, le palais préféré de Sissi

⁷¹² Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli* [1979], traduit du tchèque par François Kérel, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

⁷¹³ François Hourmant, *Au pays de l'avenir radieux*, op. cit.

⁷¹⁴ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 102.

⁷¹⁵ Michael Boehlke et Henryk Gericke, *Too Much future. Le Punk en République Démocratique Allemande*, [s.l.], Allia, 2010.

⁷¹⁶ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 55-56. Orig. : « *Dai titoli è sparito l'avvenire, trionfa il passato. Rasputin, l'epopea dell'Impero zarista, i Romanov uccisi dai malvagi senza Dio* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 51.

⁷¹⁷ Orig. : « *History and religion, two of communism's great enemies are celebrated everywhere [...]. It's not just any sniff of communism that's missing here, it's any sniff of the twentieth century* », Michael Palin, *New Europe*, op. cit. p. 11.

l'impératrice, Gödöllő, chef-d'œuvre de l'art baroque où elle aimait s'isoler, renaître de l'abandon, et partout ailleurs l'Ancien Régime architectural retrouver ses dorures⁷¹⁸.

Ainsi, un peu partout, les vieux bâtiments reprennent les couleurs et les formes d'origine, des lieux de mémoire sont bâtis et d'autres démolis et les rues reprennent leurs anciens toponymes, ce qui entraîne des déconvenues si l'on croit MacLean quand il consulte un guide devenu en quelques mois complètement obsolète : « L'avenue Andrassy existait à nouveau et mon guide, publié moins d'un an plus tôt, était obsolète. Alors que les livres de Zita, une rangée de Baedeker tout abîmés entassés contre la vitre postérieure de la voiture et qui étaient antérieurs à la guerre et à l'occupation, étaient à jour⁷¹⁹. » Si en réalité le nombre de rues qui ont changé de nom est assez réduit, cet extrait de MacLean évoque chez le lecteur d'une part le sentiment que l'Europe de l'Est est un espace en rapide transformation⁷²⁰, et d'autre part que la route entreprise remonte le temps vers des époques révolues. Si le passé récent est effacé, il est intéressant de se demander quelles sont les périodes mises en valeur puisque, comme l'observent les géographes Patrick Picouet et Jean-Pierre Renard, « chaque héritage peut être ultérieurement repris par la société, dans le cadre de ses nouvelles valeurs culturelles et de ses nouveaux projets⁷²¹ ». Afin de comprendre la direction identitaire prise par les anciens pays communistes, l'analyse des lieux de mémoire en Europe de l'Est sera à plus d'un égard utile. En effet, l'historien Pierre Nora, qui a tracé les lignes d'un nouveau terrain de recherche avec *Les Lieux de mémoire*, en particulier avec son texte introductif, *Entre Mémoire et Histoire. La Problématique des lieux*, observe que dans une période comme la nôtre, où l'on assiste à une inflation de la mémoire et où, en même temps, les historiens prennent de la distance par rapport à la mémoire pour passer à une « conscience historiographique », c'est à dire à une « histoire de l'histoire », le lieu de mémoire devient un lieu essentiel pour la recherche historique :

⁷¹⁸ Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau*, *op. cit.*, p. 90.

⁷¹⁹ Orig. : « *Andrassy Avenue existed again and my guidebook, less than a year old, was out of date. But Zita's books, a row of tattered Baedeker's stacked against the rear window which predated both war and occupation, were current* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 92.

⁷²⁰ « On assiste alors à de nombreux débats pour savoir s'il faut rebaptiser les lieux, les places, les rues, déterminer de nouveaux héros. » Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », *op. cit.*, p. 12.

⁷²¹ Patrick Picouet et Jean-Pierre Renard, *Les Frontières mondiales, origines et dynamiques*, Nantes, Éditions du Temps, coll. « Une géographie », 2007, p. 126-127. Un constat mis en évidence également par Stasiuk de manière plus rude, quand à proximité du site archéologique de Histria, il refuse de le visiter car le passé est toujours retravaillé, voire reterritorialisé : « Quelque part sur la droite se trouvait Histria : Grecs, ruines, colonnes de marbre, septième siècle avant notre ère, mais je n'en avais rien à fiche. Plus le passé est vieux, pire il est. Il est usé par les pensées humaines, comme un annuaire téléphonique l'est par les doigts », Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 215.

L'étude des lieux de mémoire se trouve ainsi à la croisée de deux mouvements qui lui donnent, en France et aujourd'hui, sa place et son sens : d'une part un mouvement purement historiographique, le moment d'un retour réflexif de l'histoire sur elle-même ; d'autre part un mouvement proprement historique, la fin d'une tradition de mémoire. Le temps des lieux, c'est ce moment précis où un immense capital que nous vivons dans l'intimité d'une mémoire disparaît pour ne plus vivre que sous le regard d'une histoire reconstituée. Approfondissement décisif du travail de l'histoire, d'un côté, avènement d'un héritage consolidé, de l'autre⁷²².

Mais surtout, les lieux de mémoire sont des sujets majeurs pour comprendre les tendances politiques, culturelles et sociales d'un pays, puisque « les lieux de mémoire ne sont pas *ce* dont on se souvient, mais *là* où la mémoire travaille ; non la tradition elle-même, mais son laboratoire⁷²³ ».

À la suite du succès de l'approche historique de Nora, l'intérêt pour les lieux de mémoire a rapidement dépassé les frontières de l'Hexagone pour devenir un terrain de recherche fertile dans l'Europe entière. Des recherches sont menées sur l'Allemagne, l'Italie, ainsi que les anciens pays du bloc soviétique⁷²⁴. Sans entrer dans les particularités des différents pays, il est possible de tracer deux tendances majeures concernant la réhabilitation du passé pré-communiste. D'une part, on assiste à la volonté de renouer les liens avec l'Europe occidentale à travers la mise en valeur d'une histoire commune. Un exemple qui va dans ce sens est représenté par les lieux qui ont vu se dérouler la bataille d'Austerlitz. À ce propos, Daniela Tinková, dans son article « Austerlitz champ de bataille : deux siècles de mémoire vivante », constate qu'après la période communiste, où la plupart des activités mémorielles avaient cessé ou étaient réduites à une forme de semi-clandestinité, les lieux qui ont vu se dérouler la bataille d'Austerlitz assument un rôle sensible non seulement pour l'économie locale, mais surtout, selon les organisateurs, pour « soutenir la conscience de notre pays et de notre région, sur l'évolution historique dans le processus d'intégration européenne⁷²⁵. » On retrouve cette tendance aussi dans la rénovation des bâtiments de l'Empire austro-hongrois, comme par exemple le centre ville de Debrecen décrit par Chomette.

⁷²² Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire », *op. cit.*, p. xxiii.

⁷²³ *Ibid.*, p. x.

⁷²⁴ Cf. Georges Nivat (éd.), *Les Lieux de mémoire russe*, Paris, Fayard, 2007.

⁷²⁵ Daniela Tinková, « Austerlitz champ de bataille : deux siècles de mémoire vivante », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, *op. cit.*, p. 56.

Je me souviens d'une ville décrépite et très grise, aux façades baroques couvertes de suie, aux vitrines défraîchies, aux trottoirs sombres. Depuis, le centre-ville a fait peau neuve. La vaste place centrale n'est plus cette autoroute urbaine où les voitures roulaient à tombeau ouvert [...]. Les façades des magnifiques immeubles sont redevenues clinquantes, rendues à leurs origines « Mitteleuropa », repeintes aux couleurs jaune ocre, vert ou bleu ciel, et les stucs baroques des corniches ont été dépolissés⁷²⁶.

D'autre part, l'identité nationale est à reconstruire et à protéger. Ainsi, à côté des manifestations en honneur de la bataille d'Austerlitz toujours en Slovaquie,

le premier mai 2004, jour de l'adhésion de la Slovaquie à l'Union européenne, le Conseil libre de la nation slovaque fut fondé sur la colline de Devín par Viliam Hornáček, président de l'association de l'intelligentsia slovaque Racines et Slovakia plus. L'objectif de cette nouvelle association était de protéger la culture nationale slovaque qui aurait été, selon le président Hornáček, en péril dans l'Union européenne⁷²⁷.

Toutefois, un regard sur une carte politique européenne ou les nombreuses analyses des statistiques électorales permet de constater que cette vague de nationalisme et de régionalisme souvent xénophobes ne se limitent pas à l'Europe orientale, mais touche l'Europe entière, même dans des pays avec une longue et solide tradition démocratique⁷²⁸. Edgar Morin, dans un article paru dans *Le Monde*, écrit qu'une « crise générale du futur a atteint l'ensemble du globe depuis les années 1970. La désintégration de la certitude d'un avenir meilleur a suscité un reflux généralisé sur le passé, a entraîné les ressourcements identitaires et a drainé les aspirations communautaires dans la religion, l'ethnie, la nation⁷²⁹ ». Cette crise remonterait selon le penseur français aux années 1970, c'est-à-dire, pour reprendre Zygmunt Bauman, « aux premières années de l'assaut néolibéral contre l'État social⁷³⁰ ». Selon le sociologue d'origine polonaise, c'est à cette période que l'on trouve l'origine de la séparation entre pouvoir et politique, avec d'un côté un pouvoir de plus en plus mondialisé, internationalisé et aléatoire, et de l'autre une politique de plus en plus enracinée au territoire. On assiste alors à une explosion de la fonction de l'État, c'est à dire que l'État perd sa fonction sociale pour n'agir que dans le seul domaine sur lequel il a encore prise : celui du territoire.

⁷²⁶ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 256.

⁷²⁷ Gabriela Kiliánová, « Le château de Devín, lieu de mémoire slovaque, hongroise et autrichienne », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, *op. cit.*, p. 35.

⁷²⁸ Il suffit de penser aux succès électoraux du Front national en France, du Parti libéral (FPÖ) de Jörg Haider en 1986 en Autriche, de la Lega Nord en Italie, du British National Party au Royaume-Uni, du Parti de la Liberté (PVV) de Geert Wilders, etc.

⁷²⁹ Cité in Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques, *Europe Europes*, *op. cit.*, p. 270.

⁷³⁰ Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*, p. 28.

Ainsi, si le pouvoir est devenu extra-territorial, voire mondialisé, la politique en revanche est restée ancrée à un niveau local et sa seule manière de survivre est de « capitaliser la peur⁷³¹ » :

Comme l'argent liquide, prêt pour n'importe quel type d'investissement, le capital-peur est susceptible de produire n'importe quel type de profit, commercial ou politique. [...] Le respect de l'ordre, de plus en plus réduit à la promesse de sécurité personnelle [...] est devenu l'un des principaux arguments de vente, sinon le principal, dans les programmes politiques et les campagnes électorales⁷³².

Comme l'affirme également le journaliste anglais Andy Beckett, toujours repris par Bauman : « À une époque où toutes les grandes idées ont perdu leur crédibilité, la peur d'un ennemi fantôme est tout ce qu'il reste aux politiciens pour conserver leur pouvoir⁷³³. » Au sein des États nationaux on passe ainsi de « l'état social », avec son modèle de communauté inclusive, à un État « soumissionnaire », de « contrôle du crime », de « justice criminelle » : un État « pénal »⁷³⁴.

Si l'idée de « société ouverte » symbolisait à l'origine l'autodétermination d'une société libre qui chérit sa propre ouverture, elle évoque désormais souvent l'expérience terrifiante d'une population hétéronome, désemparée et vulnérable, confrontée à des forces qu'elle ne contrôle ni ne comprend vraiment, voire écrasée par elle ; une population horrifiée de se voir indéfendable, obsédée par l'étanchéité de ses frontières et par la sécurité des individus qui vivent à l'intérieur de ces frontières, alors que c'est précisément cette imperméabilité, cette sécurité de vie qui lui échappent et qui semblent devoir lui échapper tant que la planète sera soumise à une mondialisation exclusivement négative⁷³⁵.

De l'analyse de Bauman ressort le portrait d'une société contemporaine désemparée à la recherche d'une identité vis-à-vis d'une liquidité qui empêche toute possibilité de prise ferme et rassurante sur l'actualité.

Toutefois, si les sociétés occidentales se réfugient dans la recherche d'une identité nationale, c'est justement la présence de ce passé nationaliste qui aimante l'œil des voyageurs et en fait un point central de l'imaginaire occidental de l'Europe de l'Est. Les exemples sont nombreux. Ainsi en Roumanie, Rumiz exprime sa surprise quand il découvre que les couleurs qui éclairent les rues n'ont pas la fonction d'enjoliver la ville lors des fêtes de Noël, mais qu'il

⁷³¹ *Ibid.*, p. 28.

⁷³² *Ibid.*, p. 22.

⁷³³ Cf. Andy Beckett, « The Making of the Terror Myth », *The Guardian G2*, 15 octobre 2004, p. 2-3. Cité par Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*, p. 26.

⁷³⁴ Loïc Wacquant, « Comment la "tolérance zéro" vint en Europe », *Manière de voir*, 2001, n° 56, p. 38-46. Cité par Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*, p. 68.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 15-16.

s'agit des couleurs des drapeaux roumains mettant en avant l'orgueil et l'identité nationale : « Partout, des lumignons qui paraissent de Noël et, en revanche, sont nationalistes, jaunes, rouges et bleus. » Et de conclure : « Ici les gens n'ont rien pour vivre, mais le patriotisme se vend à foison⁷³⁶. » Lors de la visite à la vierge noire de Jasna Góra, défini comme « le lieu spirituel de la Pologne », au-delà de la laideur de Czestochowa, (plus proche de « l'atmosphère désespérée » des villes industrielles que de Canterbury ou de Melk) et de l'ironie qu'un regard « anglais, protestant et de passage⁷³⁷ » peut porter sur une foule de pèlerins venus chercher l'aide de Dieu aux pieds d'une statue en bois, Goodwin et ses deux compagnons sont étonnés par le climat nationaliste de ce lieu spirituel : « Le musée, comme les murs votifs, proposait des candidats au souvenir, chacun évoquait un épisode de l'histoire de la Pologne⁷³⁸. » Souvent dans les anciens pays d'Europe de l'Est le voyageur, tel Maspero, dénonce l'orgueil national et nationaliste de ses habitants :

On ne plaisante pas avec les Albanais sur ces choses-là. De même que l'on n'aurait pas idée de plaisanter avec les Grecs quand ils vous disent que leur civilisation est la première du continent et leur patrie la mère de la beauté, avec les Bulgares quand ils vous affirment que leur pays est le creuset de l'écriture cyrillique et donc le ciment de la religion orthodoxe et de toutes les langues slaves (même si les Macédoniens leur dénie ce privilège qu'ils revendiquent pour leur compte [...]), les Roumains quand ils vous soutiennent qu'ils sont les seuls vrais héritiers de l'Empire romain, les Serbes quand ils revendiquent d'avoir été les boucliers de la chrétienté contre le Turcs, etc.⁷³⁹

Rumiz ne manque pas de souligner les tensions entre les différentes nations : « J'ai le sentiment de me retrouver dans un vortex de nations qui se regardent avec peu de sympathie⁷⁴⁰ », et encore : « 'Attention aux Bulgares', te disent les Roumains, exactement ce que les Hongrois disent d'eux. Et ils racontent des étrangers dépouillés et laissés en slip sur la route⁷⁴¹. » En Ukraine, dans la gare d'Oujgorod, définie par Rumiz comme « un petit bijou » se trouve un mausolée consacré à Gyrgy Kirpo, ex-ministre ukrainien, « éliminé – dit-on – par les philo-russes », « l'hostilité vis-à-vis de Moscou est palpable. À la caisse numéro cinq, une

⁷³⁶ Orig. : « *Ovunque, lumini che paiono natalizi e invece sono nazionalistici, gialli, rossi e blu. Qui la gente non ha di che campare, ma il patriottismo si vende a chili* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 76.

⁷³⁷ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 111. Orig. : « *English, Protestant, passing through* », *On Foot to the Golden Horn*, op., cit., p. 86.

⁷³⁸ *Ibid.*, p. 112. Orig. : « *The museum, like the votive walls, proposed candidates for remembrance, each exhibit recalling a moment in Poland's history* », *ibid.*, p. 87.

⁷³⁹ François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 139.

⁷⁴⁰ Orig. : « *Ho la sensazione di trovarmi in un vortice di nazioni che si guardano con poca simpatia* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 34.

⁷⁴¹ Orig. : « *"Attento ai bulgari", ti dicono i rumeni, esattamente come gli ungheresi dicono di loro. E raccontano di stranieri rapinati, lasciati in mutande sulla strada* », *ibid.*, p. 81.

mégère refuse de répondre dans la langue que j'utilise depuis trente jours sans aucun problème, même dans les républiques baltes⁷⁴² ».

Il est donc utile à plus d'un égard d'étudier les raisons de cet engouement pour le nationalisme et la vie politique locale, d'autant plus qu'il est difficile d'en trouver des traces dans un récit de voyage en Europe occidentale, à moins qu'il ne s'agisse d'un reportage fait dans l'urgence ou d'un certain engagement de l'auteur⁷⁴³, alors que comme nous venons de l'exposer, en Europe de l'Est le retour du passé et du nationalisme occupe un rôle central dans l'imaginaire de cette partie de l'Europe.

V Le fantôme de Sarajevo

Si les exemples rapportés précédemment soulignent un orgueil national que l'on pourrait trouver dans d'autres pays européens, ce qui fascine les voyageurs occidentaux et qui les étonne, c'est l'obsession de la plupart des Européens de l'Est pour le passé. Au début de son voyage le long de la nouvelle frontière de l'Union européenne, Chomette est certainement surpris lui-aussi par l'omniprésence des drapeaux grecs, comme nous l'avons vu précédemment. En Hongrie, MacLean assiste à une leçon d'histoire de la part de son hôte qui accuse Churchill d'avoir émietté l'intégrité de son pays :

Il prit un atlas moderne dans la bibliothèque. La première carte était historique : la Hongrie comme elle était avant la Grande Guerre. « Voici la Hongrie. Churchill a donné la Transylvanie à la Roumanie, le Burgerland à l'Autriche, le Banat à la Yougoslavie. Partie. Notre terre. » Il frappa le royaume du doigt. « Voici notre terre »⁷⁴⁴.

Si la faute historique est grave, cet extrait explicite parfaitement les revendications constatées par les écrivains-voyageurs. Cette exigence prend la forme d'une statue à Debrecen :

⁷⁴² Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 206-7. Orig. : « *L'ostilità verso Mosca è palpabile. Alla cassa numero 5 una megera si rifiuta di rispondere nella lingua che per trenta giorni ho usato senza difficoltà, anche nelle repubbliche baltiche* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 206-207..

⁷⁴³ C'est par exemple le cas de Paolo Rumiz avec son récit à travers le nord de l'Italie à la recherche des origines du succès du parti populiste de la Ligue lombarde, *La secessione leggera. Dove nasce la rabbia del profondo Nord* [1997], Milano, Feltrinelli, coll. « Universale economica », 2001.

⁷⁴⁴ Orig. : « *He took a modern atlas from the bookshelf. Its first map was historical; Hungary as she was before the Great War. 'This is Hungary. Churchill gave Transylvania to Romania, Burgerland to Austria, Bánát to Yugoslavia. Gone. Our land.' He stabbed the kingdom with his finger. 'This is our land'* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 83.

Elle représente une femme nue, très belle, mais à laquelle il manque un bras, une demi-jambe et une jambe entière. Eszter [l'interprète] raconte que cette statue existait depuis les années 1930, mais qu'elle avait été retirée dans les années 1950 par les autorités communistes. Retrouvée dans le grenier d'un bâtiment municipal en 2000, elle a été installée à sa place d'origine⁷⁴⁵.

Selon l'interprète, elle est toujours fleurie et représente la mutilation subie par la Hongrie lors du traité de Trianon. La note dit : « Cette statue symbolise la Hongrie qui pleure ses enfants kidnappés par le traité de Trianon. » Le Trianon, ainsi que la France, deviennent des lieux répugnants. « “*France ? Pough ! Bad country ! I don't like France. Trianon ! Trianon !*”⁷⁴⁶ » s'exclame une des personnes rencontrées. Mais c'est surtout le souvenir de la guerre en ex-Yougoslavie qui fait surgir l'intérêt du nationalisme vis-à-vis de cette région. Stasiuk ouvre sa carte de l'Europe de l'Est pour évaluer la distance séparant sa ville de Sarajevo, et il définit la Slovénie comme le pays où a commencé la dernière guerre en Europe⁷⁴⁷. Rumiz pour sa part a été envoyé spécial pendant la guerre pour le journal de Trieste *Il Piccolo* et pour le journal national *La Repubblica*. Les images de cette guerre reviennent souvent dans ses pages. Quant à Maspero, qui traverse les Balkans pendant les années de la guerre, il est littéralement hanté par cette présence inquiétante qui, comme nous verrons, le renvoie à d'autres guerres.

Car encore une fois : comment traverser les Balkans en paix sans mettre, à chaque instant, sur chaque paysage, sur chaque figure, ceux des Balkans en guerre que l'on a connus ? il n'y a pas eu de jour durant notre voyage où, ne serait-ce que par trois mots au détour du chemin, Klavdij n'ait soudain évoqué Vukovar et Dubrovnik, et moi Sarajevo⁷⁴⁸.

D'autant plus que son compagnon de voyage est un Slovène qui connaît parfaitement les conséquences des nationalismes puisque sa femme, d'origine croate, a dû quitter son lieu de travail :

Nous n'étions pas ethniquement purs. Moi, j'étais français, suspect de ne pas nourrir la flamme nationale indispensable. Ranka, c'était plus grave : elle est née en Croatie, et son père est un Serbe de Slavonie. [...] Pour nous, la vie est devenue intenable. Une circulaire du secrétariat à la Santé de la ville de Ljubljana avait décrété que tous les postes de l'administration devaient être tenus par des Slovènes⁷⁴⁹.

⁷⁴⁵ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 156.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 160.

⁷⁴⁷ La guerre en ex-Yougoslavie a commencé justement avec la déclaration d'indépendance de la Slovénie. Les combats furent de courte durée et les pertes nulles si on les compare au carnage entre Croates, Serbes et Bosniaques.

⁷⁴⁸ François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 187.

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 37.

À la lecture de ces extraits, l'Europe de l'Est devient un monde à part, dangereux, qui vit dans une temporalité qui n'est pas celle de l'Occident, d'où le trouble et l'inquiétude palpables dans les descriptions des auteurs. Ici, le nationalisme n'est pas un refuge, mais un temps de récriminations, de luttes, de comptes à régler dont l'exemple le plus marquant est celui de la guerre en ex-Yougoslavie.

Avant d'étudier les prises de position des auteurs, il est utile de s'interroger sur les raisons de ces comportements, car il serait grave de croire que la cause de ces haines nationales est due à la présence d'un air vicié qui soufflerait dans le Balkans, et plus généralement dans l'Europe de l'Est, comme le laisse imaginer l'auteur de *Balkan Ghost*, Robert Kaplan. En revanche, une attitude plus raisonnée nous renvoie à une réflexion sur le concept de nation. En effet, contrairement aux pays occidentaux où les Nations ont depuis longtemps trouvé les limites sur lesquelles se bâtir et se déterminer, en Europe de l'Est, à l'exception de l'Empire des Tsars, les nombreux bouleversements historiques ont entravé la création d'États-nationaux stables. Comme l'observe Antoine Marès, ici

le rapport entre peuple, nation et État est fondamentalement différent de celui qu'a connu la France. Par ailleurs, cette Europe centrale des Habsbourg et des États successeurs a été marquée par une tension permanente entre le centre et la périphérie, faisant de l'État-nation un objectif rarement atteint, malgré les efforts du centre pour résoudre les rapports avec ses périphéries, par compromis, par assimilation, par répression...⁷⁵⁰.

Déjà István Bibó dans *La Misère des petits États d'Europe centrale*⁷⁵¹, publié en 1946, soulignait les difficultés des pays d'Europe centrale à se créer une unité et une identité nationales. En effet, remarque Bibó, ces pays non seulement ont connu une formation tardive par rapport aux États occidentaux, à l'exception de l'Italie et de l'Allemagne, mais

le territoire revendiqué par l'imaginaire « national » de chaque groupe de population est toujours plus vaste que celui qui lui est assigné par la réalité des frontières. Cette non-coïncidence des représentations territoriales et des frontières réelles plonge la communauté ethnique et linguistique concernée dans une crise d'identité nationale quasi permanente⁷⁵².

⁷⁵⁰ Antoine Marès, « Introduction », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, op. cit., p. 9.

⁷⁵¹ István Bibó, *La Misère des petits États d'Europe centrale* [1946], traduit du hongrois par Georges Kassai, Paris, L'Harmattan, 1986.

⁷⁵² Jacques Le Rider, « Introduction. La production du national en Europe centrale et orientale au XIX^e siècle ou la conversion de la discontinuité en continuité », in Daniel Baric, Jacques Le Rider et Drago Roksanđić (éds), *Mémoire et Histoire en Europe centrale et orientale*, op. cit., p. 16.

Qui plus est, comme observe Jacques Le Rider, il y a un manque de continuité historique. La Pologne, qui après avoir été une puissance européenne pendant des siècles disparaît au XIX^e siècle partagée entre la Russie, la Prusse et les Habsbourg, est l'exemple parfait de ce que le germaniste appelle « contre-histoire⁷⁵³ ». On observe ici que le problème de la continuité historique est central dans l'identité nationale et par conséquent dans les problèmes et les tensions nationalistes d'Europe orientale car sans continuité il n'y a pas d'identité. « L'identité est menacée si l'on admet la discontinuité », affirme Le Rider⁷⁵⁴.

Ainsi le XIX^e siècle, période par excellence de la production des discours sur l'identité nationale, est aussi l'époque par excellence de l'invention des continuités par dessus et par delà les discontinuités parfois les plus béantes. Plus on avance sur la carte européenne d'ouest en est, plus on a le sentiment d'une insoutenable évidence des discontinuités dans le devenir historique des différentes aires culturelles et linguistiques qui confortent le sentiment d'identité nationale. [...] On peut souligner que cette conscience malheureuse de la discontinuité, inspirant le besoin de construire de belles continuités, est liée au statut historiquement fragile de sociétés dont la modernisation a suivi un autre rythme qu'à l'ouest de l'Europe⁷⁵⁵.

Aujourd'hui encore, « comme au XIX^e siècle, les dirigeants nationalistes mettent l'histoire au service de leurs ambitions politiques et des historiens universitaires participent à cette utilisation manipulatrice de leurs travaux. Comme l'indique Petric dans l'introduction du recueil *Europe mon amour*, la récupération du passé est dirigée surtout vers une exaltation des héros nationaux liés à l'époque des indépendances nationales.

Cette effervescence collective autour du passé et la réécriture de l'Histoire s'inscrivent souvent dans une forme de nationalisme impliquant un nouveau regard sur le contrat social dans tous ces pays. Les élites politiques s'emparent de cette demande sociale pour construire un discours souvent nationaliste et développer une mémoire nationale provoquant souvent des tensions à l'intérieur du corps social ou des problèmes diplomatiques avec leurs voisins⁷⁵⁶.

Après avoir mis en relief l'intérêt de nos auteurs à l'égard de l'évolution politique, passons à l'analyse de leurs réactions entre gêne, insouciance et inquiétude. L'embarras ressenti à l'égard du nationalisme en Europe de l'Est est manifeste chez Goodwin, particulièrement dans les pages consacrées à la visite du sanctuaire de Jasna Góra où il

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 17.

⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 18. Pour la construction des nations en Europe, on lira avec intérêt Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1999.

⁷⁵⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁵⁶ Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », *op. cit.*, p. 12.

affirme pouvoir « bien comprendre » l'association entre église et nation, mais que « voir l'église détournée par le sentiment national [le] mettait mal à l'aise⁷⁵⁷ ». Cet extrait est particulièrement intéressant non seulement parce que pour Goodwin l'association entre église et pouvoir plonge la Pologne, et plus généralement l'Europe de l'Est, dans un monde pré-moderne réactivant ainsi des stéréotypes que nous avons déjà eus l'occasion de traiter⁷⁵⁸, mais aussi parce que la gêne ressentie par l'auteur est due au fait que l'Europe de l'Est, et dans ce cas la Pologne, est le reflet d'une image passée de l'Occident pour laquelle le voyageur occidental ressent de la honte. Et d'ailleurs, comment comprendre autrement son embarras sans tenir compte du fait que l'auteur est citoyen d'une nation qui regarde son souverain comme un symbole d'identité nationale et surtout que ce souverain est à la tête d'une église nationale, l'Église anglicane ?

Une autre posture fréquente chez les voyageurs occidentaux consiste à considérer ce sursaut de nationalisme comme un résidu inoffensif du passé. Cette position, nous la retrouvons chez Belpoliti à propos de la situation précaire en Ukraine lorsqu'il assiste à un festival de musique. Cinq ans après les violences survenues lors des manifestations à la suite de l'homicide du chanteur Igor Bilozir et qui ont conduit à la Révolution orange⁷⁵⁹, Belpoliti laisse entendre que l'opposition entre pro-russes et nationalistes ukrainiens se résume à une sorte de défoulement des haines et des frustrations réprimées pendant la longue période communiste, mais qui de toute manière n'empêcheront pas l'occidentalisation et donc la pacification de la région, comme le même auteur le laisse deviner lors de son interview avec Cortellessa : « Cinq ans après la lutte de civilisations, voilà ce qui reste : des jeunes gens qui écoutent de la musique occidentale chantée en Russe. Et tu comprends que cela a été une fausse bataille, qu'une autre chose, qui balaie tout, est déjà arrivée⁷⁶⁰. » Aujourd'hui, nous

⁷⁵⁷ « Pendant tout le XIX^e siècle, alors que la Pologne était introuvable sur les cartes et les diplomates polonais absente des cours (sauf à la Sublime Porte, qui a toujours refusé d'admettre la disparition de son ancien ennemi), cette Pologne spirituelle, gouvernée par Marie, survécut dans cette rencontre du patriotisme et de la foi : *Polonia Semper Fidelis*. Je pouvais bien comprendre cela, mais je n'étais pas polonais [sic], et voir l'Église détournée par le sentiment national me mettait mal à l'aise », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 113. Orig. : « *And all through the nineteenth century, when you couldn't find Poland on the maps, or Polish diplomats at any court (except the Sublime Port, which always refused to admit to the disappearance of its ancient foe), this spiritual Poland, ruled by Mary, survived in the meeting of patriotism and faith: Polonia Semper Fidelis. I could grasp this much, but I wasn't a Pole, and I didn't feel comfortable to find the Church hijacked by national feeling* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 87-88.

⁷⁵⁸ À ce propos, il est intéressant de noter que lors de sa traversée de la Pologne, Goodwin a l'impression d'être un pèlerin du Moyen Âge.

⁷⁵⁹ Igor Bilozir (1955-2000) était un chanteur populaire indépendantiste ukrainien.

⁷⁶⁰ Orig. : « *Cinque anni dopo questo scontro di civiltà, ecco quello che resta: dei giovanotti che ascoltano musica occidentale cantata in russo. E capisci che è stata tutta una falsa battaglia, che è già arrivata un'altra cosa che spazza via tutto* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco

savons combien les prévisions de l'auteur italien étaient erronées. Toutefois, l'attitude de Belpoliti ne s'explique pas uniquement par un optimisme excessif ou une connaissance superficielle de l'histoire de cette région, mais aussi par la recherche constante de similitudes entre son Europe post-communiste et l'Europe de *La Trêve* de Primo Levi. Il s'agit là de l'attitude typique de celui que Marfè définit comme le « voyageur érudit » : celui qui cherche des ressemblances entre le monde réel et le monde en papier et qui souvent considère le monde en papier plus vrai que celui réel⁷⁶¹. Certes, le voyageur érudit est difficilement frappé par les visions de l'*hidalgo* de Cervantès, mais néanmoins, comme l'observe l'écrivain portugais José Saramago dans *Pérégrinations portugaises* : « Nous sommes finalement très fautifs quand nous nous obstinons à lire la réalité dans des livres qui la présentent de façon différente⁷⁶². »

Rumiz et Maspero assument, en revanche, une attitude plus critique à l'égard de la situation européenne. Bien sûr, ils ne cachent pas leur inquiétude envers la gravité des événements qui se déroulent en Europe de l'Est. Maspero, tout au long de son voyage, ne peut s'empêcher de penser à la guerre en ex-Yougoslavie. Rumiz, lui, souligne les correspondances entre les événements en Ukraine et en Serbie :

Je repense aux tambours de guerre qui ont mis le feu à Belgrade, en 1989, aux rassemblements bellicistes bénis par les popes et les archimandrites dans la plaine de Kosovo Polje⁷⁶³ ; je me rappelle la tension bâtie autour des monastères de Serbie méridionale. Cette fois aussi, en Ukraine, je sens une puanteur d'encens⁷⁶⁴.

Mais, au delà de l'inquiétude suscitée par ce tournant nationaliste, leurs inquiétudes dépassent les frontières orientales et deviennent un problème européen. En effet, contrairement à ceux qui considèrent l'élargissement de l'Europe comme inéluctable et indissociable de son occidentalisation, Rumiz a le sentiment que l'Europe est en train de se réduire : « Le Mur est tombé, mais un morceau d'Europe s'éloigne de nous, va à la dérive

Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 212.

⁷⁶¹ Voir en particulier le chapitre « Il collezionismo erudito », in Luigi Marfè, *Oltre 'la fine dei viaggi'*, *op. cit.*, p. 37-58.

⁷⁶² José Saramago, *Pérégrinations portugaises*, traduit du portugais par Geneviève Leibrich, Paris, Seuil, 2003, p. 68.

⁷⁶³ Kosovo Polje, plus connue sous le nom de plaine des Merles, est considéré comme le lieu de mémoire en absolu de l'identité nationale serbe.

⁷⁶⁴ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 275. Orig. : « Ripenso ai tamburi di guerra che incendiarono Belgrado nell'89, i raduni guerrafondai benedetti da pope e archimandriti nella piana di Kosovo Polje ; ricordo la tensione costruita attorno ai monasteri della Serbia meridionale. Anche stavolta in Ucraina sento puzza d'incenso », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 224.

dans un labyrinthe de frontières, sécessions, désastres guerriers et environnementaux. Nous sommes en train de le perdre. Notre monde se rétrécit⁷⁶⁵. » Pour l'auteur italien cette dérive ne dépend pas du départ des minorités allemandes, comme le laisse imaginer Goodwin, ou d'une prétendue incompréhension entre deux mondes antithétiques, l'un civilisé et l'autre barbare, l'un moderne et l'autre pré-moderne, mais de la méconnaissance et surtout de l'indifférence de l'Occident envers cette partie du continent. « Que sait donc l'Europe des blessures de ces contrées ?⁷⁶⁶ » se demande l'auteur italien alors qu'il traverse la Pologne. C'est la même question que le sociologue Dominique Wolton se pose dans son essai :

Le discours global sur l'Est [...] permet de dénoncer « les dérives nationalistes » de l'Est sans éprouver le besoin de différencier ces mouvements nationalistes. Tous sont mis dans le même sac. Quel adulte, et quel jeune Européen, connaît aujourd'hui l'histoire de ces pays, ne serait-ce que le début du siècle ? Pour conserver leur mémoire, au moins aurait-il fallu dans les quarante années noires de la guerre froide continuer à l'enseigner dans les écoles de l'Ouest. Il en fut rien et, depuis 1989, il n'y a pas eu non plus de changement dans les programmes scolaires. Notre absence de curiosité est à la mesure de la culpabilité à l'égard de cette moitié de nous-mêmes, ignorée pendant quarante ans. Ce miroir a quelque chose d'insupportable, alors on le brise⁷⁶⁷.

L'Europe de l'Est reste alors pour l'Occident une *terra incognita* incompréhensible et insaisissable. De même que Rumiz, Maspero s'inquiète de la montée du nationalisme en Europe de l'Est et lui aussi regrette un passé multiculturel quand il compare Russé, la ville cosmopolite d'avant guerre d'Elias Canetti, où « on entendait le bulgare, le turc, l'espagnol des Séfarades, le grec, l'albanais, l'arménien, le rom des Tziganes, à quoi il faut ajouter au moins le russe, l'allemand parlé par les agents commerciaux, et probablement, encore, cette *langue franque* commune à tous les ports des Balkans » et la ville contemporaine où

la population homogène ne parle que bulgare [...] et, naturellement, l'anglais, dans l'inévitable hôtel en béton de vingt étages entre fleuve et ville ancienne, faisant autour de lui un vide dont on devinait que, jadis, il avait été rempli par d'autres petites rues ombragées et d'autres demeures cossues, avec leurs balcons à fioritures, leurs treilles, leurs glycines et leurs jardinets⁷⁶⁸.

⁷⁶⁵ Quand Rumiz dit que l'Europe se rétrécit, il pense certainement à la Mitteleuropa de l'époque faste de sa ville natale de Trieste : « Personne ne m'ôtera la conviction que l'Europe était plus européenne il y a un siècle, quand ma grand-mère se rendait en train, dans la journée, de Trieste jusqu'en Transylvanie. » Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 255. Orig. : « *Nessuno mi toglierà la certezza che l'Europa era più Europa un secolo fa, quando mia nonna andava in treno in giornata da Trieste alla Transilvania* », *Trans Europa express*, op. cit., p. 208.

⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Che ne sa l'Europa delle ferite di qui?* », *ibid.*, p. 173.

⁷⁶⁷ Dominique Wolton, *Naissance de l'Europe démocratique*, op. cit., p. 256.

⁷⁶⁸ François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 391.

Néanmoins, Maspero ne se limite pas à regretter un passé plus exotique et harmonieux, ni à observer l'appauvrissement contemporain. En effet, comme il l'écrivait déjà dans son premier récit de voyage le long du RER B, *Les Passagers du Roissy-Express*, le but de son voyage ne se réduit pas à « regard[er] les paysages, les admir[er] ou les détest[er] suivant le cas, cherch[er] les traces du passé, visit[er] les musées et [...] saisir la géographie des lieux et des gens⁷⁶⁹ » : considérer l'Autre comme un simple spectacle. Mais plutôt de le considérer comme un miroir, non pas un miroir à briser, mais à regarder avec attention car il reflète toujours une image de soi. Autrement dit, pour reprendre les paroles de Maspero, « plutôt que de regarder, dire : ça me regarde⁷⁷⁰ ». La langue française souligne d'ailleurs fort bien la double fonction que le verbe « regarder » couvre pour Maspero : tout d'abord « s'appliquer à voir quelqu'un ou quelque chose », mais aussi « avoir rapport à quelque chose »⁷⁷¹. Je regarde l'autre, l'autre me regarde et je me regarde par l'autre du moment que, comme l'observait Jean-Paul Sartre dans *L'Existentialisme est un humanisme*, « pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi⁷⁷² ». De plus, la rencontre avec l'autre est aussi une réflexion sur son propre pays et dans notre cas particulier sur l'Europe. Dans ce cas, il ne s'agit pas d'une structure dichotomique comme nous en avons déjà vu, mais encore une fois d'une interrelation symbiotique. En effet, Maspero ne considère pas cette partie du continent comme une anomalie européenne, mais comme un espace européen à part entière. La guerre dans les Balkans, ainsi que la montée des nationalismes, sont un problème européen.

Qu'on ne me parle pas d'une quelconque sauvagerie propre à je ne sais quelle particularité balkanique. Moi, c'est bien d'Europe et d'Européens que je parle. [...] Les Balkans n'étaient pas, ne sont pas, une parenthèse dans l'Europe et, s'il y a abcès, il n'est pas balkanique mais européen⁷⁷³.

Et, sans porter « un regard angélique » sur l'Europe de l'Est ni d'hier ni d'aujourd'hui, il termine son voyage en prévenant les bien pensants et tous ceux qui voient dans l'Europe de l'Est un monde dépassé, que le passé peut revenir même dans l'Occident globalisé.

La question la plus pertinente qui me fut posée sur la France est peut-être celle de l'étudiante de Sarajevo me demandant de lui parler des guerres de religion. Nous avons eu nos propres purifications

⁷⁶⁹ François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*, op. cit., p. 22.

⁷⁷⁰ *Ibid.*

⁷⁷¹ *Ibid.*

⁷⁷² Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme* [1946], Paris, Nagel, 1970, p. 66-67.

⁷⁷³ François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 28.

ethniques, religieuses [...]. Nous, Français du XX^e siècle, avons seulement la chance que cela soit derrière nous. Rien ne nous dit que nous n'en avons pas encore une part devant nous, et ce qui se passe ou seulement se dit dans les contrées que j'ai traversées doit nous y faire réfléchir, si l'on s'en tient à mon propos initial qui est que ces contrées sont bien au cœur de notre Europe⁷⁷⁴.

Le message de Maspero ne pourrait être plus clair : tout d'abord, l'Europe n'existe pas sans sa partie orientale ; ensuite, les nationalismes qui partout en Europe reviennent au devant de la scène ne font que réveiller d'anciens cauchemars ; en dernier lieu, le libre échange et la globalisation ne résoudre jamais les différends entre les pays.

⁷⁷⁴ François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 462.